

Cabet

Reputation des trois ouvrages de l'abbé Constant.



FONDS DUBOIS : 4324

4324

RÉFUTATION OU EXAMEN

DE

TOUS LES ÉCRITS OU JOURNAUX

CONTRE OU SUR

LA COMMUNAUTÉ,

PAR M. CABET.

RÉFUTATION DES TROIS OUVRAGES

DE

L'ABBÉ CONSTANT.

(DEUX FEUILLES IN-8°) — PRIX : 30 c.

PARIS,

CHEZ PRÉVOT, RUE BOURBON-VILLENEUVE, 61,
ROUANNET, RUE VERDELET, 4,

—
1841.

MS 208239

RESULTS OF EXAMINATIONS

FOR THE PURPOSES OF THE ACT

OF 1890

LA COMMISSION D'ARTS ET MÉTIERS

PAR M. CASSE

REDACTED BY THE COMMISSION

TABLEAU CONSTANT

(MONTRE DE LA COMMISSION D'ARTS ET MÉTIERS)

TABLE

DE LA COMMISSION D'ARTS ET MÉTIERS

DE LA COMMISSION D'ARTS ET MÉTIERS

1891

RÉFUTATION

DES TROIS OUVRAGES

DE L'ABBÉ CONSTANT.

Quand a paru la *Bible de la Liberté*, ce livre nous a semblé si préjudiciable à la cause populaire et à la cause Communiste que nous l'aürions vivement attaqué, dans l'intérêt du Peuple et de la Communauté, s'il n'avait pas été poursuivi par le Pouvoir... Même après la condamnation, et tant que l'arrêt n'était pas exécuté, nous avons suspendu nos attaques pour ne pas compromettre la liberté du condamné. Mais, après son entrée en prison pour exécuter l'arrêt, nous avons, dans le 5^e N^o du *Populaire*, exprimé combien cet ouvrage nous paraissait dangereux; et ici, comme partout et toujours, nous n'avons pu avoir d'autres mobiles que notre conscience, notre conviction, l'intérêt du Peuple et de la Communauté, la volonté d'accomplir un devoir en disant des vérités nécessaires. Ce devoir, nous l'accomplissons avec *peine*, puisqu'il s'agissait de critiquer et de blâmer un homme qui nous était complètement inconnu; et nous exprimions ce sentiment douloureux en commençant notre article par ces mots: « Qu'il est *pénible* d'avoir à critiquer sévèrement! Mais il faut au Peuple la *vérité*! » Et plus bas nous ajoutions: « Que le Peuple est *malheureux* d'être ainsi fourvoyé par ceux dont le caractère semble mériter la confiance, et qui égarent sa souffrance, son irritation et son désespoir! » — Cependant, nos paroles ayant été mal comprises par quelques amis, et dénaturées par des adversaires et des ennemis, nous croyons devoir revenir sur ce grave sujet et nous expliquer avec plus de précision et de détails.

Quand nous nous serons trompés, nous n'hésiterons jamais à le reconnaître, parce que nous espérons n'avoir jamais à regretter que des erreurs d'opinion; et nous aurions du plaisir à trouver une erreur de ce genre à l'égard de l'abbé Constant et de ses ouvrages; mais, après les avoir relus tous trois attentivement, nous avons le chagrin de persister dans notre conviction contre la *Bible de la Liberté* et contre l'*Assomption de la Femme*.

Nous allons donc examiner rapidement les trois ouvrages de l'abbé Constant. Cet examen est d'autant plus indispensable que cet écrivain se donne la *mission de Réformateur* et qu'il écrira certainement encore. Nous serons d'autant plus hardis qu'il attaque hardiment lui-même tous les individus, toutes les classes, toutes les institutions qu'il trouve attaquables. Nous hésiterons d'autant moins à le critiquer qu'il y invite lui-même en prenant pour épigraphe: « Si j'ai MAL PARLÉ, rendez-

« moi témoignage du mal que j'ai dit. » Nous commencerons par la confession que l'auteur a mise en tête de son deuxième ouvrage.

Confession de l'abbé Constant.

« Je dois me faire connaître à ceux qui liront mes livres, non pour avoir le plaisir de parler de moi, mais pour leur faire avoir confiance dans mes convictions lorsqu'ils sauront, par un abrégé de mon histoire, comment elles me sont venues et combien elles sont sincères et profondes. »

C'est bien ; c'est provoquer l'examen et la critique.

Puis, il raconte qu'il est fils d'un pauvre ouvrier ; qu'il était rêveur, passionné, tourmenté du besoin d'aimer immensément ; que, à l'époque de sa première communion, à 12 ans, son cœur se prit de passion pour un Dieu qui se sacrifiait pour ses enfants ; que déjà le nom si tendre de Marie faisait palpiter son cœur ; que le Prêtre qui l'instruisait, croyant voir en lui l'espérance de quelque talent et voulant en tirer profit dans l'intérêt de l'Eglise, lui persuada facilement qu'il avait une vocation sur-naturelle à la continence et à la prière ; qu'il le fit entrer d'abord dans une petite Communauté religieuse, puis au séminaire de Saint-Nicolas ; que le Directeur de ce séminaire brisa les lisières de sa première éducation catholique ; mais qu'il le fit marcher dans une fausse route ; et qu'il entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice.

Faisant alors un hideux portrait des Prêtres, il raconte : qu'ils ne croient pas en Dieu ; que l'autorité ecclésiastique se livre à de sales intrigues ; que l'austère vertu leur porte ombrage ; qu'elle repousse toute méthode d'enseignement trop progressive ; qu'elle veut enseigner lentement l'ignorance, la superstition, la subtilité, la défiance, l'égoïsme, la dissimulation, l'hypocrisie, la délation ; mais que, au milieu de cette corruption, il resta lui-même un fervent catholique, croyant à l'enfer, rempli de l'amour de Dieu et de l'humanité ; qu'il s'enchaîna au sanctuaire par un vœu perpétuel ; qu'il fut chargé, pendant deux ans, du catéchisme de la première communion pour les jeunes filles de la paroisse Saint-Sulpice ; et que là il eut une tentation.

Puis, il raconte qu'une pauvre femme lui amena sa fille, repoussée par d'autres Prêtres parce qu'elle était malade et pauvre, et le pria de l'instruire à part ; que l'enfant l'appelait son petit père, et qu'il l'appelait sa petite fille ; qu'il lui fit faire sa première communion ; que, depuis, il continua à la voir tous les jours ; qu'il ne commença à craindre de trop l'aimer que lorsqu'il s'aperçut, trop tard, qu'il ne pouvait plus se passer d'elle ; que la jeune fille l'avait pris en affection ; que leur liaison était trop innocente et trop candide pour garder les règles de la prudence, et qu'on en causa dans la paroisse, (c'est-à-dire qu'il devint un sujet de scandale public pour les jeunes filles et pour les femmes).

Ici commence une FAUTE qui nous semble inexcusable dans un jeune Prêtre qui s'est enchaîné au sanctuaire par un vœu perpétuel, qui n'est pas un enfant sans caractère et sans force pour remplir ses devoirs, et qui voudra se donner la mission d'instruire et de diriger le Genre humain. Quelle mère, en effet, voudrait confier sa fille et quel mari sa femme, si ce n'étaient pas des objets sacrés pour le Prêtre ?

Suivant son récit, le jeune homme, prévenu qu'on allait lui conférer la prêtrise, fit à son Directeur l'aveu de son amour. Le Directeur lui déclara qu'il ne pouvait

être Prêtre et le *bannit* comme un *apostat*. Il quitta le séminaire, après 15 ans d'étude, et l'on fit courir le bruit qu'il était *chassé* pour des *fautes secrètes*. — Alors il entra, en qualité de maître, dans un *pensionnat* près Paris, et y resta pendant un an, *aimé* des élèves, *haï* des maîtres, poursuivi par de *noires calomnies*. Pour surcroît de malheur, la jeune fille qu'il aimait l'*abandonna* avec *dédain* et le méprisa. — Un comédien lui ayant fait accepter quelques secours, il quitta le *pensionnat*, chercha à se créer un avenir en travaillant, et se logea d'abord dans un *hôtel garni*, hanté par des étudiants et des *grisettes*. J'*entrai*, dit-il, dans la confiance de leurs *amours* et j'*assistai* pendant un an, à leurs *orgies*. — Puis, il se retira à l'abbaye de Solème, résolu à s'y faire *Bénédictin* et à y passer le reste de ses jours dans la dévotion. Là, il modifia ses opinions, cessa de croire à l'enfer, adopta la doctrine du *pur amour*, de l'obéissance passive à Dieu, du *règne futur du Saint-Esprit* dans l'unité, et du *culte de Marie* comme transition. — Toute la doctrine de la *Bible de la liberté* lui apparut alors, et il devint impatient de l'écrire et de la publier, croyant qu'il avait trouvé le *salut du Monde*.

Ayant encouru la *disgrace* de l'Abbé de Solesmes parce qu'il ne voulait pas servir ses intrigues, il part sans argent, sans habits et sans linge, sans savoir ce qu'il va devenir, et se présente à M. Affre, alors archevêque de Paris, résolu à se *soumettre* entièrement à lui, et à *professer extérieurement* les croyances reçues (qu'il ne partage pas). M. Affre lui propose d'entrer, comme professeur, au petit séminaire de St-Nicolas, dirigé par l'abbé Dupanloup. — En attendant, comme il manque de linge et de pain, un respectable Curé lui propose de le recueillir : mais l'Abbé Dupanloup empêche le Curé de réaliser son offre, et repousse lui-même le malheureux jeune homme sans aucune explication.

Il écrit alors à l'Archevêque une lettre où, se résignant à toutes les *calomnies*, il lui demande, à mains jointes pour ainsi dire, un *emploi obscur* auprès des malades dans un *hospice*. — L'Archevêque l'adresse au directeur du collège de Juilly, M. de Bonnechose, qui lui promet d'abord une chambre et *quelques répétitions*, et qui, après l'avoir fait attendre longtemps et après avoir pris les instructions de l'Archevêque ne lui offre plus qu'une place de surveillant ou de maître d'étude vulgairement appelé *chien de cour*. — Quoique humilié profondément, il accepte par nécessité (son dénuement étant tel qu'il a été forcé de mettre en gage son manteau pour avoir du pain), et part pour Juilly, sur la fin de 1840.

Là, toutes les persécutions et toutes les humiliations l'attendent. On le loge dans un *grenier mal fermé*, grelottant de froid sous une mince soutane usée. On lui donne une étude dans laquelle il est bientôt aimé des élèves ; mais un juif converti, *Goschler*, son supérieur, lui ôte cette étude, le fait descendre à l'emploi de surveillant des récréations, et le poursuit journellement de ses outrages. On ouvre ses lettres, on fouille secrètement ses papiers. Tout annonce une persécution systématique par ordre de l'Archevêque et du Clergé.

« C'est alors, dit l'Abbé Constant, que je composai furtivement la BIBLE DE LA LIBERTÉ. On s'expliquera facilement les CRIS D'INDIGNATION dont ce livre est plein contre une Société dont les moralistes sont si profondément corrompus. »

Sans doute, tous ces faits accusent la Société et le Clergé ; et il est impossible de voir sans compassion un jeune homme d'espérance, qui pourrait être utile et heureux, réduit à lutter ainsi contre l'humiliation et la misère. Mais ce n'est une raison, ni pour lui de faire un livre nuisible au Peuple, ni pour nous de l'approuver. — Voyons si ce livre est ou n'est pas nuisible au Peuple.

Remarquons d'abord la mission que se donne l'Abbé Constant :

« *Le Consolateur*, dit-il dans sa préface, ne tardera pas à venir.... Le Christ n'a-t-il pas annoncé *l'Esprit d'intelligence*, qui enseignera toute vérité et qui fera de l'Humanité une famille de prophètes ? Je vous enverrai le *Consolateur*, dit-il à ses apôtres.... Le Christ doit donc faire place sur la terre au *Consolateur*.... *Voici venir le temps annoncé par le prophète Joël*.... J'entends déjà le Conseil de Caïphe crier contre moi : « Il a blasphémé ! Il mérite la mort ! » Mais j'obéirai à Dieu plutôt qu'aux hommes.... Voilà le second avènement du Christ incarné dans l'Humanité. Voilà l'homme-Peuple et Dieu qui se révèle.... Hosannah à celui qui vient au nom du Seigneur ! »

Et ailleurs, il dit encore :

« *Je ne viens pas détruire la Religion du Christ*, mais l'établir : — J'accomplis la loi... J'ai voulu enseigner mes doctrines, instruire et diriger mes frères, et travailler au salut du Monde... C'est au nom de la Vérité suprême que j'ose élever la voix. »

Et ailleurs, il dit aussi :

« Si j'ose me proposer pour détruire le temple de Dieu, c'est que j'ai reconnu au Christ, mon maître, le pouvoir et la certitude de le rebâtir en trois jours. »

» Croyez fermement qu'un jour vos souffrances se calmeront et que toutes vos peines seront allégées. *Déjà l'Evangile est annoncé aux pauvres* ; déjà les pharisiens et les mauvais prêtres sont confondus et ont perdu votre confiance, et vous cherchez avec inquiétude d'autres pasteurs et d'autres guides : Croyez qu'ils ne vous manqueront pas. »

Eh bien ! comment un jeune Prêtre, qui n'a pas vu le monde, qui ne connaît ni les hommes, ni le Peuple, ni les passions populaires, qui ne s'est jamais occupé d'organisation sociale et politique, peut-il oser entreprendre d'enseigner, de diriger, de détruire et de rebâtir ? N'est-ce pas une témérité ?

Remarquons ensuite que l'Abbé Constant, qui voulait se faire *bénédictin*, n'écrit sa Bible (il l'avoue lui-même,) qu'en exhalant son **INDIGNATION** contre ses persécuteurs. C'est un sentiment personnel plus qu'un sentiment général qui l'anime ; c'est de la haine plus que de l'amour ; il n'écrit pour le Peuple que parce qu'il est persécuté par les Prêtres. Qui peut être sûr qu'il ne fera pas sa paix avec les Prêtres, et qu'il écrira toujours, ou qu'il n'écrit pas dans un sens contraire ? D'ailleurs, l'indignation et la colère sont-elles de bonnes inspirations pour instruire et diriger ?

Il dit qu'il s'est *dévoué* à écrire pour le PEUPLE. Mais quand on écrit pour instruire le Peuple, n'est-ce pas un *contre-sens* que d'employer ce style biblique, oriental, mystique, parabolique, prophétique, figuré, dont toutes les phrases et presque tous les mots sont des *énigmes*, ce style inintelligible, rempli de contradictions et de mensonges, qui présente une foule d'interprétations contraires, qui favorise la mauvaise foi, tous les dérégléments et tous les dévergondages de l'imagination ? — Qui pourra comprendre ces définitions :

« DIEU est l'être. Il EST parce qu'il existe quelque chose ; et ce qui EST est Dieu... La raison première de l'être est un mystère que l'homme ne peut pénétrer. (Pourquoi donc un long chapitre pour le définir ?)... Dieu est dans tout ce qui est, et il est tout ce qui est... »

« L'HOMME est le fils de Dieu et l'héritier de son royaume.... L'homme est DIEU parce qu'il EST. »

« LES ANGES sont des hommes spirituels, et les hommes sont des anges terrestres. »

« LA FEMME sortira du côté du Christ, dont elle est déjà la mère ; et elle deviendra son épouse.... »

Ainsi, la femme est à la fois mère, épouse et fille du Christ ! Voyez comme c'est clair, instructif et moral !

Les dix-sept premiers chapitres (Dieu, l'Homme, la Femme, la Création, la Trinité, Lucifer, Caïn et Abel, la chute des Anges, l'Amour, la Foi, la Liberté, la Prière, le Pêché, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse) nous paraissent généralement inintelligibles, sans instruction, inutiles. — Nous trouvons peu décent cette confidence de l'amour du jeune Prêtre.

« J'ai aimé une jeune fille, et je me suis perdu pour elle en ce monde ; et parce que je ne pouvais lui donner que mon cœur, elle m'a méprisé et m'a délaissé ; et son fol amour est devenu comme une porte ouverte à tous les étrangers... Et je me réjouirais plus de son retour que si elle ne m'avait jamais abandonné.... »

Dans les cinq chapitres suivants (le Christ, la Communion, l'Ante-Christ, les symboles des Apôtres, les Prophètes), l'auteur dit que le Christ est le Dieu de la Révolution, et qu'il a proclamé la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, la Communauté ; mais cette Communauté n'est qu'un principe sans organisation ; c'est une Communauté partielle et non une Communauté générale et sociale ; c'est une Communauté de bourse et de repas plutôt qu'une Communauté des biens ; car le Christ engageait ses disciples à vendre leurs biens pour en mettre le prix en commun, de sorte que, après la vente et l'achat, il y avait des vendeurs en Communauté d'argent, et des acheteurs qui possédaient toute la terre, qui étaient propriétaires et qui n'étaient pas en Communauté. Il ne paraît pas que l'abbé Constant ait étudié la grande Communauté sociale, territoriale, industrielle, etc., dont il s'agit aujourd'hui ; ses livres ne contiennent rien sur son organisation et sur la question de savoir si elle est réalisable et possible, si elle peut assurer le bonheur de tous les hommes. Par cela seul, ses ouvrages nous paraissent peu instructifs et peu utiles, puisqu'ils ne contiennent rien de nouveau, tandis qu'ils nous paraissent dangereux par la violence que nous allons trouver en eux.

C'est avec la colère et la menace qu'il trace le portrait de la Liberté.

« LA LIBERTÉ est comme le tonnerre dont les hommes se servent dans les combats ; plus on la comprime plus elle éclate. — Or, maintenant elle est foulée dans l'humanité tout entière de tout le poids d'un Monde corrompu. Aussi son explosion va bouleverser l'univers ; car la Liberté c'est Dieu, et on l'a enchaînée pendant son sommeil. Mais elle va se réveiller, et son courroux sera terrible ; et lorsqu'elle s'é-

gitera dans ses chaînes, le Ciel et la Terre seront ébranlés. — Que les hommes de mauvaise volonté ne nous accusent pas alors ; car nous les avons avertis. — Nous voulions les empêcher de périr ; mais nous ne pouvons arrêter le bras de Dieu. — Ce n'est pas Elie qui trouble tout Israël ; c'est la tyrannie d'Achab. — Nous n'appelons pas le Peuple aux armes et à la vengeance ; mais plutôt à Dieu que les riches ne ussent pas plus que nous *séditieux et provocateurs*. »

Nous ne discutons pas cette tirade. Persuadera-t-elle, convertira-t-elle les oppresseurs de la Liberté ? N'augmentera-t-elle pas au contraire leur haine et leur activité contre elle ? Notre sentiment et notre conviction sont que de pareilles menaces sont nuisibles au Peuple.

L'auteur dit vrai quand il dit que le Peuple est *martyr* de la Société ; qu'elle pousse au crime, au vol, au meurtre, ceux à qui elle refuse du pain, et qu'elle est coupable de tous leurs crimes. Mais à quoi bon ces accusations, si l'on n'indique pas le remède ? Est-il sage, humain, juste, utile, de parler de *vengeance* ? Est-ce la colère et la menace qui remédieront au mal, plutôt que la démonstration d'une organisation nouvelle qui doit faire le bonheur des malheureux sans faire le malheur des heureux ?

Dans son chapitre *la Propriété*, l'écrivain appelle les riches des brigands, des voleurs et des meurtriers.

« Si un riche me demande : Est-ce que la religion de l'esprit que tu prêches absout les *brigands* et les *voleurs* ? Je lui répondrai : Non, car elle te condamne. Et c'est pourquoi je t'adjure, en son nom, de *rendre* au pauvre son pain, que toi ou tes pères vous lui avez *volé*.

« Rien sur la terre n'appartient à tel ou tel homme ; tout appartient à Dieu, c'est-à-dire à tous. L'esprit d'usurpation est l'esprit du meurtre ; et c'est lui qui a été homicide dès le commencement. Quoi ! parce que vous avez entassé des pierres autour d'une campagne, vous seul en recevrez les fruits, tandis que je mourrai de faim au pied de votre muraille ! Mais moi, si je veux amonceler plus de pierres encore autour de votre enceinte, et dire : Elle est maintenant à moi, qui m'en empêchera ? L'épée des voleurs et des meurtriers comme vous, quise sont associés pour jouir en paix de leur brigandage ? Et si, cherchant à me défendre contre eux, je suis le plus faible, c'est moi qu'ils appelleront un brigand et un assassin ! C'est ainsi que les plus forts se sont partagé la terre ; et les faibles meurent de faim sans asile. Mais si les faibles se réunissent et luttent avec courage, ils seront forts. . . .

Nous savons combien le Peuple est malheureux, souffrant, désespéré ; nous savons combien il est facile de lui plaire en le plaignant, en criant avec lui, en encourageant et en partageant sa colère. Et comme personne ne sympathise plus à ses maux, ne s'identifie plus à sa misère, nous savons combien il serait facile de devenir en quelque sorte son idole : mais le flatter, l'égarer, le tromper, ce ne serait pas être son ami, ce serait le trahir et le perdre. Eh bien ! voici notre opinion. — Qu'après l'invasion des barbares, on eût tenu le langage de l'abbé Constant, il eût été vrai, quoiqu'imprudent si les vaincus et les faibles ne pouvaient se réunir : mais aujourd'hui, dans l'organisation actuelle, qui maîtrise tous les individus, il n'est pas vrai que tous les riches soient des brigands,

des voleurs et des meurtriers; il n'est pas un riche ou un propriétaire qui le croie, pas un pauvre même qui le dise demain si demain il devient propriétaire ou riche; et ce n'est pas un langage si provocateur et si effrayant qui remédiera à la misère du Peuple et amènera le salut de l'Humanité.

Écoutez maintenant les cris d'extermination.

« Ils ont ri, et ils ont bu et mangé; et Dieu s'est retiré d'eux avec dégoût. — C'est pourquoi, après la protestation par l'amour, doit venir la protestation par la colère. — Ils n'ont pas écouté les anges de paix, qu'ils tremblent devant les anges exterminateurs !

« Pauvres et affamés, combien êtes-vous, et combien sont-ils ? Votre vie est une mort lente et honteuse; échangez-la contre une mort prompte et glorieuse, ou contre une victoire qui fera vivre ! Voilà ce que crie l'esprit exterminateur. — Et moi, je pleure et je me couvre la tête de cendres, et je crie à Dieu et au peuple : grâce ! et ils me répondent : *Il n'y a plus de grâce.....!* »

« Arrière, honnêtes gens, engraisés de rapines et qui avez fait des vertus à votre image; arrière, hypocrites, qui partagez avec les voleurs et qui prêchez la résignation à celui qu'on dépouille ! laissez passer la justice de Dieu ! Car je vous le dis en vérité, quiconque vous tue n'est pas un assassin, c'est un exécuteur de la haute justice. Et celui qui vous reprend l'or dont vous êtes gorgés aux dépens du pauvre n'est pas un voleur, c'est un huissier de Dieu, qui vous contraint par corps à payer vos dettes. »

« Puisque vous n'êtes plus des hommes, nous vous chasserons comme des bêtes féroces; et si vous avez dévoré nos pères, peut-être ne dévorerez-vous pas nos enfants. — Voilà ce que le peuple crie avec une voix pareille à celle de l'ouragan; et moi je couvre mon visage de mon vêtement déchiré, et je frissonne à l'odeur du feu et du sang....

Nous ferons ici plusieurs réflexions :

1^o Notre opinion est que c'est une provocation au massacre. Et ce qui est digne de remarque, c'est que les Prêtres, qui parlent toujours d'amour, mais qui sont étrangers au monde et à la société, et que la Bible habituée à l'idée de la vengeance, de l'extermination et du carnage, sont bien plus disposés que les autres citoyens à suivre les terribles exemples d'un Dieu vengeur, de l'ange exterminateur, de l'impitoyable Moïse et des impitoyables Prophètes !

2^o Cette provocation est injuste et barbare.

3^o Elle est inutile au Peuple, assez irrité déjà par son intolérable oppression et son horrible misère. Si vous l'aimez réellement, si vous voulez vous dévouer à lui pour assurer sa délivrance et son bonheur, éclairez-le, instruisez-le, inspirez-lui de la fermeté sans imprudence, du courage sans vengeance; donnez-lui, avec l'inébranlable résolution de conquérir ses droits, cet esprit de sagesse et d'union qui seul peut assurer son triomphe; montrez-lui surtout le système d'organisation sociale et politique qui peut le rallier et remédier à ses maux.

4^o Cette provocation est dangereuse pour le Peuple, et peut lui être funeste; car elle peut le porter soit à des excès qui l'affaibliraient, soit à une impatience qui pourrait le perdre, tandis que cette même

provocation peut effrayer et réunir ses ennemis. Ce n'est pas tout, ce n'est même rien de dire au Peuple : *Réunissez-vous, luttiez !* Croit-on qu'il ne le sache pas et qu'il ait besoin qu'on le lui dise ? Croit-on la chose aisée ? Et ne voit-on pas que ce sont les moyens de se réunir qu'il faut lui indiquer, au lieu de réunir ses ennemis contre lui en les menaçant et en les effrayant ?

Aussi, dans son procès, et dans ses autres ouvrages, l'abbé Constant a-t-il senti la nécessité de se rétracter ou de s'expliquer.

« Je hais le meurtre et la violence, a-t-il dit devant ses juges... J'ai horreur de tous ceux qui égorgent leurs semblables... Si mes expressions peuvent, dans leur *énergie hyperbolique*, servir de prétexte ou de justification à des crimes, je *désavoue* un pareil abus de mes paroles... »

« Gardez-vous, dit-il dans son troisième ouvrage, des *hommes de haine et de violence* qui veulent *exploiter votre juste ressentiment* contre la société. La résistance du Peuple ne doit rien avoir de commun avec la *cohue de l'émeute* ; elle doit être digne, calme et grande comme lui. »

Bien ! mais ce dernier langage n'est-il pas la condamnation formelle de la Bible du Peuple ? — Continuons.

Tant que la *Propriété* ne sera pas abolie, la *Servitude* n'aura pas diparu de la terre...

« Pour vivre, l'*Ouvrier* se condamne à une existence plus dure que celle des anciens esclaves ; et il souffre tous les caprices d'un maître, de peur de manquer à la fois de travail et de pain. — Pour vivre, la *jeune fille* vend sa chair aux plus vils outrages, et s'expose dans la rue aux insultes et aux crachats de ceux qui veulent la payer. — Pour vivre, la *jeune femme* oublie celui que son cœur aimait, et s'enchaîne à celui qu'elle n'aime pas. — Et vous dites qu'il n'y a plus d'*esclaves* sur la terre ! — Et moi je vous dis que tous les pauvres sont des *esclaves*, et tous les riches des *tyrans* ; et il y aura des esclaves et des tyrans tant que les *voleurs de la terre* n'auront pas rendu à Dieu ce qui est à Dieu ; à tous ce qui est à tous.... »

Bien ! Mais, on le dit depuis plus de vingt siècles ! *Comment* faire cesser cet esclavage, voilà ce qu'il faut apprendre.

Qu'un philosophe épuise toute sa raison, tous ses conseils, toutes ses exhortations, pour porter les pères et mères à aimer leurs enfants, à les soigner, à ne pas les opprimer et les abrutir, l'humanité applaudira, quoiqu'il y ait plus d'enfants ingrats que de pères dénaturés et qu'il soit plus nécessaire encore de rappeler leurs devoirs aux enfants qu'aux pères et mères. Mais écoutons comment l'*abbé Constant*, qui ne dit rien aux enfants, parle aux parents.

« Le Père n'est au-dessus de l'*Enfant* que par la sagesse, et il ne doit commander à son fils qu'au nom de la céleste raison... ; — autrement, il n'est plus père : il est bourreau, et sa victime innocente a le droit de lui résister... — Peuples, vous frissonnez à la vue du *parricide*, et vous l'envoyez à la mort la tête voilée !... — Ne punissez pas par un meurtre le plus grand des *malheurs*... ; — mais arrachez de la tombe le cadavre du père que son fils a pu assassiner, et qu'on le traîne aux gémonies : c'est lui qui a tué son fils !... — Exposez en spectacle d'épouvante et d'horreur la mère dont un enfant révolté a pu déchirer le sein, — car ce sein monstrueux ne palpita jamais d'amour, et n'eut qu'un trait empoisonné. — Le titre le plus sacré,

lorsqu'on en abuse, devient une PROVOCATION à la plus terrible VENGEANCE... — Pères et mères de famille, songez-y et tremblez : si vous oubliez vos devoirs... lorsque vous dites à votre enfant que vous êtes son père et sa mère, il a le droit de vous répondre : VOUS AVEZ MENTI ! et s'il vous FRAPPE, il vous châtie ; et s'il vous TUE... mais c'est à lui plutôt de se voiler la face et de mourir... le parricide est impossible à l'homme. Comment pourrait-on tuer un père et une mère ?... Le père et la mère *se sont tués eux-mêmes*, du jour où ils sont devenus les ennemis de leur enfant. — Et l'enfant aurait le droit *peut-être* de punir les meurtriers de ses parents (c'est-à-dire ses parents qui se sont tués). »

Mais n'est-ce pas un tissu d'exagérations, d'erreurs, de contradictions, un vrai galimathias ? Et à quoi bon cette divagation d'une imagination sombre et sanglante ? quel bien un pareil tableau peut-il faire aux enfants ? Où sont les pères et mères qui le verront avec plaisir ?

Aussi, dans son troisième ouvrage, l'auteur se rétracte en ces termes :

« J'ai dit et j'ose le répéter ici, quoiqu'on ait affecté de le mal comprendre, que les injustices des parents envers leurs enfants pourraient les provoquer au parricide, et qu'elles expliquent, quoique *sans le justifier*, le plus monstrueux de tous les attentats ; car, je le répète encore, le parricide me semble impossible à l'homme qui a de bons parents, et je ne croirai jamais qu'on puisse tuer un père ou une mère. »

C'est une pitoyable rétractation ; car on a vu beaucoup de parricides, et, d'après l'abbé, les victimes auraient toujours été de mauvais parents, ce qui est faux, ce qui encourage les enfants dénaturés : mais enfin c'est une rétractation.

Voyons maintenant sa doctrine sur le Mariage.

« Un seul lien doit retenir ensemble l'homme et la femme, et ce lien c'est l'amour de leur enfant. — Quand la jeune fille éprouve une *vague inquiétude*, lorsqu'elle s'attendrit à la vue d'un jeune homme, lorsqu'elle pleure dans la solitude de son cœur ; le jeune homme regarde la jeune fille et comprend ce qu'elle désire, car il est tourmenté du besoin d'épancher sa vie et son amour.... Et s'ils *se rencontrent seuls*, leurs lèvres cherchent en vain des paroles et s'expliquent enfin par un *baiser*... Si ce baiser porte un *fruit*, l'homme et la femme prennent l'enfant dans leurs bras entrelacés et ne se sépareront plus ; et leur amour réuni sur l'enfant grandira avec lui.... Et si l'amour s'éteignait dans l'un des époux, il serait comme mort pour l'autre... — Si, au contraire, *le baiser est stérile*, si les âmes qui se sont rencontrées dans l'extase d'une *caresse* ne se comprennent plus, que l'homme cherche ailleurs sa bien-aimée, et que la femme demande un autre époux... »

Quelle peinture, par un Prêtre ! Quels conseils pour les jeunes filles ! Quelle sécurité pour les mères ! Quoi, c'est là sa doctrine pour aujourd'hui ! Et si c'est un libertin, un homme marié qui séduit et trompe une enfant trop confiante...!!! Voilà l'enseignement pour les jeunes filles et les jeunes garçons...!!! — Voyons pour la femme mariée.

« La bouche de l'homme qui n'est pas aimé peut imprimer l'outrage sur les lèvres de la femme, mais elle ne touche pas à son cœur. — La femme est l'épouse de celui qu'elle aime, et le tyran qui les sépare, sépare ce que Dieu veut unir ; car Dieu c'est l'amour. — Et lorsque la femme se livre à celui qu'elle n'aime pas ; elle commet un *adultère*. C'est pourquoi, ô femme qu'une Société maudite vend comme un vil bétail, défendez votre pudeur, ne cédez jamais au crime ! — Cet homme qui vous a lâchement achetée et qu'on nomme par dérision *votre mari*, cet homme a mérité la mort : voyez si vous voulez donner *votre vie* pour la *sienne*. — Mais vous laisserez-vous violer ? vous laisserez-vous cracher au visage ? vous laisserez-vous fouler aux pieds comme l'ordure de la rue ? finirez-vous vos jours dans l'abrutissement et la honte, sans que personne ait pitié de vous ? Une voix terrible s'élève du fond des cachots et vous crie :

Celui qui se laisse vendre et enchaîner est un lâche, lorsqu'il peut se faire tuer. Pourquoi choisissez-vous le bain de l'infamie pour y vieillir prostituée, lorsque vous pourriez monter vierge et glorieuse sur l'échafaud ? La société des méchants veut vous arracher le cœur, jetez-lui votre tête sanglante au visage et mourez avec votre amour ! »

« O femmes, n'écoutez pas cette voix criminelle.... Mais que ferez-vous alors?... Je frémis et je me tais. Hélas ! pourquoi sommes-nous nés dans cette époque de douleur ? »

Quel nouveau tissu d'exagérations, de violences, de contradictions ! Que sert de dire que la voix qui conseille de tuer le mari est *criminelle* quand on donne positivement ce conseil ? Car enfin, l'écrivain ne dit-il pas que le mari *mérite la mort* ! Et ne dit-il pas à la femme : *Donne ta vie pour la sienne...* ; monte, vierge, sur l'échafaud... ; jette ta *tête sanglante*... ? Que de phrases, que de déclamations, quelle rhétorique, quel galimathias ! Et l'on appelle cela de l'éloquence ! Comme s'il y avait de l'éloquence sans logique et sans raison ! — Et puis, quelle morale, quels conseils ! Il ne s'agit pas ici des femmes qui n'ont pas réellement consenti et qu'on a épousées par fraude ou violence, car ce cas est si rare qu'il est inutile d'en parler. C'est donc d'autres femmes qu'il s'agit, de ces millions de femmes qui disent bien volontairement *oui*, mais qui épouseraient peut-être d'autres hommes s'il n'y avait pas des considérations de fortune ou de famille pour les déterminer. Et c'est à ces millions de femmes que l'on conseille d'empoisonner ou de tuer leurs maris, pour avoir le plaisir de périr elles-mêmes sur l'échafaud ! Et l'on ne craint pas d'encourager ainsi la mauvaise épouse à sacrifier à ses passions un bon mari, ou le mauvais mari à sacrifier à son ambition une bonne épouse !!!

Ces principes ont excité tant de réprobation que, dans son troisième ouvrage, l'écrivain s'est rétracté, en disant :

« La promesse de mariage doit être essentiellement libre : Ainsi, lorsque des motifs de crainte ou d'intérêt s'arrachent à l'une des deux parties, elle est nulle de droit naturel.... Maintenant, il existe *peu de mariages valables* devant Dieu et devant la Nature, et c'est pourquoi la chaîne conjugale est si lourde à traîner dans notre Société mal faite.... Les vices des mariages actuels naissent des vices de l'ordre social basé sur l'égoïsme et la propriété individuelle ; et le divorce devrait être admis comme le progrès.... »

» Voici ce que je répondais, il y a quelque temps, à une femme malheureuse en ménage, qui me consultait sur ce qu'elle avait à faire : « Soyez femme et *par-donnez* ! Soyez mère et souffrez, s'il le faut !... Vous avez été vertueuse et forte « jusqu'à présent, continuez à l'être !... Courage et patience.... »

Bien ! Mais n'est-ce pas la condamnation de la Bible de la Liberté ?

Mais ce n'est pas tout : voyons les conseils à l'écolier.

Qu'un Philanthrope gémissé sur les vices de l'éducation actuelle ; qu'il en indique une meilleure ; qu'il exhorte fraternellement les maitres à faire des hommes de leurs élèves ; chacun applaudira : mais le portrait que l'abbé Constant trace des maitres (qu'il appelle stupides, sots, valets) est marqué au coin de l'exagération, de la partialité, de l'injustice et de la fureur.

« Et vous enfants, dit-il, qui, malgré les lâches attentats dont vous êtes chaque jour les victimes, sentez encore battre un jeune cœur d'homme dans votre poitrine gonflée d'indignation et de colère, grandissez pour le jour de la VENGEANCE; comptez les affronts qu'on vous fait dévorer, et recevez une éducation de haine contre la société des oppresseurs ! Comprimez en vous-mêmes le feu qu'on veut étouffer jusqu'au jour où il éclatera en flammes qui consumeront vos cachots..... Trouvez des armes !... Grandissez par la colère, lorsqu'on veut vous rabaisser par l'outrage !... Rugissez comme de jeunes lions, et défendez-vous des ongles et des dents contre ceux qui mutilent la virilité de vos âmes !... »

Et c'est un précepteur du Genre humain qui parle ainsi toujours de colère et de vengeance ! — Et dans le chapitre du *Glaive*, il annonce encore des massacres !... Et nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin, quoiqu'il reste encore 11 chapitres (la Résignation, la Piété, le Prêtre, l'Origine du mal, le Progrès, l'Avenir, le Temple, les Israélites, aux Chrétiens, les Musulmans, le Cantique). — Ajoutons seulement quelques lignes,

En parlant de la *Résignation*, il dit :

« Jeune homme qui veut mourir, écoute : Si tu es le plus criminel des hommes, avant de délivrer la Terre de toi-même, rends lui un service qui puisse te consoler à la mort : *délivre-la d'un de tes pareils*. — Si tu es vertueux, sois juge des brigands qui l'oppriment; résiste leur; tu ne mourras pas au moins sans avoir fait quelque chose pour tes frères; et tu leur laisseras un exemple à suivre, et tu donneras ta vie pour eux. »

Mais si c'est un ignorant, qui se trompe ! Si, en voulant être utile, il est nuisible ! Si, en voulant sauver, il perd ! !

Du reste, voyez comme il flétrit les Prêtres !

« Les Prêtres ont dit à cet enfant : Ne cherche pas Dieu, obéis-nous; ne pense pas, écoute et crois; n'aime pas, fais notre métier.... Regardez la plupart des Prêtres, et jugez. Que disent à votre cœur ces hommes gras, aux yeux sans regards, aux lèvres pincées ou béantes... Ils prient comme ils dorment, et ils sacrifient comme ils mangent.... Ce sont des machines à pain, à viande, à vin, et à paroles vides de sens.... Et lorsqu'ils se réjouissent, comme l'huître au soleil, d'être sans pensée et sans amour, on dit qu'ils ont la paix de l'âme.... »

On ne peut, néanmoins, s'empêcher de le plaindre quand on l'entend s'écrier :

« Eh bien ! je vous salue, mes frères les proscrits, les Parias, les excommuniés, les condamnés !... Au nom du Christ que les Pharisiens ont méprisé comme moi, qu'ils ont condamné comme moi, et qu'ils ont fait mourir entre deux voleurs, comme je mourrai peut-être un jour; venez à moi, vous tous qui souffrez; car j'ai souffert tout ce qu'on peut souffrir de plus dur au monde.... »

« Nous proférons des paroles de colère, pour faire peur à des enfants; mais nous ne haïssons personne. »

Mais quelle horrible imagination peut inventer ces paroles, au chapitre de l'*Avenir* !

« J'ai dit aux pauvres : *dévorez les riches*, et aux esclaves : *égorguez les tyrans*, parce que les riches et les tyrans doivent périr.... Mais les voleurs du riche deviendront riches à leur tour; les esclaves deviendront tyrans, et trouveront leur puni-

tion dans leur victoire.... Voleurs contre voleurs, assassins contre assassins, ruez-vous, battez-vous, égorgez-vous, entre-déchirez-vous!... Anges de la guerre et de la mort, volez sur les ailes rouges de l'incendie, et annoncez à la terre la chute de la grande Babylone!... Alors, il y aura un Peuple, un Dieu, une loi, un Roi.... Et Dieu sera le Peuple, et la loi sera Dieu, et le Roi sera la loi... Ce Roi sera un homme de peine qui se sacrifiera pour tous... Et le Christ, devenu Peuple, remettra le Monde entre les mains de son père, et ira s'asseoir à la droite de Dieu.... Et son règne n'aura pas de fin. Amen.»

Que peut-on dire d'un pareil amalgame d'inférieure violence et d'abrutissante superstition!

Telle est, en substance, la *Bible de la Liberté*, qui serait mieux appelée la *Bible de la haine*, ou de la *colère*, ou de la *vengeance*. — Si nous écrivions (et nous le ferons peut-être bientôt) une **BIBLE DE L'ÉGALITÉ, DE LA FRATERNITÉ, DE LA COMMUNAUTÉ ET DE LA LIBERTÉ**, en style populaire, on en verrait sortir des enseignements bien différents!

On dit l'abbé Constant COMMUNISTE, et lui-même paraît prendre ce titre, quoiqu'il ne connaisse que le principe et non l'organisation de la Communauté; et sa Communauté, il la fonde sur la violence. Pour nous, nous ne pouvons protester avec trop d'énergie contre l'esprit de sa *Bible de la Liberté*; nous repoussons toute espèce de solidarité avec elle comme avec lui: c'est sur une fraternité réelle que nous basons nos idées de Communauté; c'est par la démonstration, par la persuasion, par l'opinion publique, par la volonté nationale, que nous désirons l'établir. Nous craignons surtout le caractère ordinaire du Prêtre (jaloux, orgueilleux, despote, impitoyable); nous nous rappelons que les plus sanglants Thermidoriens, *Billaud-Varennés* et *Fouché*, étaient des Prêtres; et quand, tout à l'heure, nous entendrons l'abbé Constant dire que « si les Républicains (qu'il a fréquentés) triomphaient aujourd'hui, » demain tous les cœurs généreux devraient choisir entre l'*exil d'Aristide* et le *poignard de Caton*. » nous trouverons sa phrase plus applicable au triomphe de ses propres principes.—Nous avons dit que la *Bible de la Liberté* était du poison pour le Peuple; nous le répétons, parce que c'est notre conviction profonde; et si des spéculateurs, qui n'auraient cherché que l'argent, avaient empoisonné les Ouvriers de 100,000 exemplaires de cet ouvrage; si ces ouvriers avaient goûté et approuvé ses principes de violence, nous aurions peut-être désespéré de leur salut et cessé les efforts d'un dévouement inutile; car, nous le déclarons, bien que personne peut-être ne nous surpasse en énergie comme en dévouement, s'il n'y avait pas d'autre manière d'être Communiste que celle du jeune Prêtre, nous cesserions à l'instant d'être Communiste. Mais, heureusement, le Peuple ne veut que la justice; il a plus de morale, plus de vertu, plus d'humanité même que la plupart de ceux qui veulent le diriger ou l'exploiter; et s'il est facile de surprendre sa colère et d'égayer l'irritation que lui cause son intolérable mi-

sère, il ne faut jamais désespérer de le ramener si on peut lui faire entendre la voix de la Raison et de la Vérité.

Mais la *Bible de la Liberté* n'est pas tout; ce n'est même presque rien; car nous allons voir si l'abbé Constant ne passe pas d'une *exagération* dans une autre, d'un *excès* dans un autre excès; nous allons voir s'il ne trahit pas, s'il ne dénonce pas, s'il ne calomnie pas les Républicains et les Communistes, s'il ne sert pas le *Clergé* et le *Pouvoir*, s'il n'est pas aussi dangereux par l'immoralité de son second écrit que par la violence du premier. — Deux mots d'abord sur la publication de la *Bible de la Liberté*, et sur sa condamnation.

Manœuvres du Clergé pour gagner l'Abbé Constant.

Nous continuons la *confession* de l'auteur : Ecoutez bien !

L'abbé Constant traite, pour l'impression et la publication de son ouvrage, avec M. Le Gallois, éditeur, qui, sans doute, ne voit là qu'une spéculation de librairie. Le succès paraît si certain qu'on prend des mesures pour imprimer en pays étrangers, et qu'on parle de tirer l'ouvrage à 100,000 exemplaires. Mais, les ÉPREUVES, envoyées à Juilly, y sont découvertes; le Directeur demande la cessation; l'auteur refuse et quitte le collège pour venir hâter l'impression de son livre.

« Un ecclésiastique, dit-il, vint alors me voir et m'offrit, au nom de l'Archevêque, tout l'ARGENT qui serait nécessaire pour arrêter mon livre avant sa publication. Si j'ai été bien informé, on n'en serait venu à ces voies d'accommodement qu'après avoir essayé d'autres moyens; mais le gouvernement aurait refusé de s'y prêter. — Je répondis au Prêlat que je me félicitais d'être devenu rebelle et hérétique pour avoir droit à ses bienfaits, que je ne vendais pas mes convictions, et que, quand même je voudrais arrêter mon livre, je ne le pourrais plus.

« Mon livre parut et fut saisi, à Versailles, une heure après sa mise en vente; mais j'avais eu l'alerte, et tout était sauvé. Le Clergé ne désespéra pas cependant encore de ma conversion. On me fit parler de RÉTRACTION et d'ouvrages en faveur de la BONNE CAUSE. On fut alarmé de me voir encore porter la soutane, et l'on n'osait pas ou l'on ne voulait pas me frapper encore d'un interdit. Je ne cachai pas que je trouvais au-dessous de moi d'affecter du scandale. Je ne portais encore ma soutane que parce que je manquais d'autres vêtements. Dès que je pus m'en procurer d'autres, j'abandonnai cette robe.... Le Clergé crut voir une concession dans cette démarche. J'attendis le jour de mon procès pour lui répondre.... Je me suis présenté devant la cour d'assises avec le calme de la conviction et la décence de l'honnête homme.... Des hommes loyaux, mais trop emportés, ont trouvé à redire à ma modération. Je leur répondrai qu'avec un CARACTÈRE COMME LE MIEN, la modération est un acte de grand courage. Le Tribunal, que j'avais presque défié de m'absoudre, a été INDULGENT pour moi.... »

Ajoutons que, après s'être expliqué d'abord avec fermeté et dignité, l'abbé a fini par solliciter l'indulgence de la Cour en ces termes :

« Messieurs les juges ont à considérer le délit et l'auteur du délit. Le délit, vous l'appéciez; mais l'auteur est un homme consciencieux, ami de la paix et de l'humanité, et qui NE DOIT PAS ÊTRE TOUT-A-FAIT BRISÉ, quand même on croirait qu'il s'est trompé dans son dévouement pour ses frères. »

Quoique M. Lamennais eût été condamné, d'abord par défaut à deux

ans, puis à *un an*, pour un ouvrage infiniment moins violent ; quoique M. Thoré, le malheureux *Noiret*, et d'autres, eussent été condamnés à des peines énormes pour des écrits qui étaient l'innocence même en comparaison de la *Bible de la liberté*, l'abbé n'a été condamné qu'à une peine beaucoup moins sévère que la leur, à huit mois de prison ; et, pendant plusieurs mois, on lui a laissé sa liberté.

Dans l'intervalle, que fait l'Abbé Constant ? — On sent combien le Clergé et le Pouvoir, tout en exploitant le mal que la *Bible de la Liberté* peut faire à la cause populaire, doivent désirer, apaiser, séduire, gagner l'auteur, obtenir sa rétractation, le déterminer à écrire pour la *Bonne cause* ! On sent que de sacrifices, de promesses, d'intrigues, d'obsessions, d'efforts, de manœuvres et de séductions de toute nature, le Pouvoir et le Clergé doivent nécessairement employer, le Clergé surtout. On sait, par la confession formelle de l'Abbé, qu'on a tout employé, offre d'*argent*, demande d'écrire pour la *Bonne cause*, menaces, etc. ; on connaît sa correspondance avec l'Archevêque ; on connaît son éducation, les principes des Prêtres, son obéissance à ses supérieurs, son projet de se faire bénédictin ; on connaît son dénuement et sa misère... On sait qu'il a quitté la soutane et que le Clergé s'en est félicité comme d'une *concession*. A-t-il succombé ? A-t-il cédé à la tentation de jouer quelque grand rôle en devenant l'organe, ou l'instrument, ou l'allié de la Puissance ? Nous ne pouvons le savoir... Et cependant, combien n'importe-t-il pas au Peuple de le découvrir ? N'est-ce pas encore ici qu'il faut se dévouer pour le servir et pour le sauver... ? Cependant, tout ce que nous savons, c'est qu'il faut qu'il soit un ange de désintéressement et de vertu pour avoir résisté ; ce que nous savons encore, c'est qu'il a demandé grâce au Tribunal ; que le Tribunal a été *indulgent* pour lui ; qu'on l'a laissé libre pendant longtemps ; et que, pendant sa liberté, il a rédigé l'*Assomption de la Femme*.... Et nous allons voir que cet ouvrage est une rétractation, une palinodie, une défense de la Royauté, une attaque contre la République, la plus noire calomnie contre les Républicains et les Communistes, tout ce que pouvaient désirer de mieux *al Bonne cause*, le Pouvoir et le Clergé. Voyons !

L'Assomption de la Femme.

L'ouvrage commence par la *confession* de l'Auteur, dont nous avons déjà fait connaître la plus grande partie. Elle se termine ainsi :

« Maintenant je publie un livre tout de douceur et de paix. J'y enseigne l'amour véritable, le pur et saint amour.... Je continuerai à écrire ce que je croirai utile au salut du Monde et au bonheur de mes frères. »

Ce livre est tout simplement le texte et le commentaire du *Cantique des Cantiques*, de Salomon. — Sous prétexte de demander l'affranchissement de la Femme, on y parle d'amour à chaque page et à chaque ligne. C'est un *roman d'amour*, une *ode amoureuse*, où l'on dépeint

l'amour matériel plus que l'amour spirituel... Et, nous nous hâtons de le dire, c'est un mauvais livre, un livre obscène, immoral, dangereux, qu'un homme sensé et qu'une femme pudique ne peuvent lire sans dégoût.

Assurément un pareil livre, si différent du premier, ne pouvait alarmer ni le Pouvoir ni le Clergé.

Il est une foule de passages que la décence ne permet pas de citer : nous nous bornerons à ceux-ci :

« Et l'ivresse qu'on puise sur ton sein sera pour nous plus durable que celle du vin.... »

« Est-il pour la tête de l'homme un plus doux oreiller que le sein de la femme ? »

« Il n'est point de léthargie plus funeste aux hommes libres que le sommeil de leur ivresse sur le sein de la prostituée.... »

« Son innocence a soif de tes caresses : enivre-la du vin des voluptés.... Tu sou-tiendras d'une main sa tête languissante, et de l'autre main tu la presseras sur ton cœur.... Oh ! regarde-la s'endormir près de toi, heureuse et souriant encore, lasse de délices, mais non encore rassasiée d'amour.... »

« Combien belles sont tes mamelles, ma sœur, ma fiancée ! »

« Craignez le sein blanc et palpitant de la femme, lorsqu'il s'arrondit sous un voile léger ; car l'ivresse des voluptés de l'amour est plus dangereuse que celle du vin. »

Eh bien ! moraliste, philosophe, Prêtre, Instituteur du Genre humain, à quoi bon ces peintures ? Quelle est l'utilité de ces tableaux ? Quelle leçon salutaire prétendez-vous donner ? N'est-ce pas bien mal employer l'argent du pauvre travailleur ? Ou plutôt n'est-ce pas lui vendre bien cher du poison ? — Heureusement que c'est un rabachage si monotone, si vide, si fastidieux, qu'il faut du courage pour achever la lecture du livre...!

Tout n'est cependant pas mauvais dans ce livre, comme on trouve toujours quelque chose de bon dans les plus mauvais.

« Ecoutez-moi, vous qui cherchez le mot du problème social : le mal c'est l'individualisme ; le bien, c'est l'unité, à laquelle chacun se sacrifie pour jouir des fruits du sacrifice de tous.... Et voilà cette Communauté que nous rêvons. »

Bien ! mais ce n'est là qu'un principe abstrait, un mot : c'est l'organisation qu'il faut présenter et faire adopter.

« Est-ce que nous aimons la violence et le brigandage ? Est-ce que nous invitons les hommes, qui sont frères, à s'entre-déchirer ?... Oh ! non, mes frères, ne le croyez pas. Nous prévoyons, il est vrai, de grands maux et de terribles réactions ; mais nous en géissons, et nous voilons notre tête en pleurant ; car le meurtre et la violence sont abominables devant Dieu et devant les hommes. »

C'est encore un désaveu de la Bible de liberté !

Mais écoutez maintenant le Prêtre Communiste vanter des femmes ennemies du Peuple !

« C'est dans les grands dangers et au milieu des crises les plus violentes que la Femme se révèle grande, magnanime et sublime.... C'est Mme Elisabeth, l'ange de la prison du Temple...—C'est la jeune Corday, qui meurt en souriant et rêve qu'elle

a sauvé la France.... O homme, qui que vous soyez, saluez ces femmes et reconnaissez-les, non pour vos égales, mais *pour vos Reines!*... »

Ainsi, l'Abbé approuve la *Corday* invoquant l'humanité de Marat pour avoir la facilité d'assassiner cet ami du Peuple, moins violent que lui dans son dévouement au Peuple !

« La France n'avait *plus de Roi* sous Louis XVI; mais elle *avait une Reine* (Marie-Antoinette), et si le *pouvoir royal* eût pu encore être sauvé, sans doute il l'eût été par elle. »

Mais elle ne pouvait sauver le pouvoir royal ou le despotisme qu'en tuant la liberté pour laquelle l'Abbé se montrait prêt à tant de violences! On conçoit que le Pouvoir puisse louer le jeune Prêtre d'une pareille palinodie : mais le Peuple!...

« Les hommes essayèrent alors d'une *République* sans amour, et leur République tomba ; ils élevèrent un *Empire* par la force, et leur Empire s'écroula ; ils replâtrèrent les débris de la *Royauté*, et le Peuple *les balaya en trois jours*.... »

Et rien contre le Système subséquent!... On conçoit que le Système doit être satisfait!...

Mais tout cela n'est rien : écoutez, écoutez, comme l'Abbé attaque les Républicains et les Communistes, comme il défend et sert le Pouvoir !

« Tout ce qui *pense sainement s'épouvante* de cette *confusion d'idées*, de cette *anarchie d'opinions*, de cette *corruption désorganisatrice*. »

Mais c'est vous, c'est vous qui avez épouventé ! Voilà votre faute, votre tort!!... Vous prononcez vous-même votre condamnation !

« Et sans aimer la marche d'un Pouvoir qu'on apprécie depuis longtemps, on se groupe cependant autour d'une Autorité qui semble offrir quelque *garantie contre l'invasion de cet effroyable déluge*.... »

Nous le demandons, qu'est-ce que la Police du Clergé, qu'est-ce que la Police de la rue de Jérusalem pourraient écrire de plus perfide, de plus funeste au Peuple, de plus favorable au Pouvoir ? Relisez ces paroles, méditez-les ! Elles sont grosses de danger, et ce danger est votre ouvrage ; c'est votre faute, et nous dirions presque votre crime !

« Je me suis dévoué à écrire pour le Peuple, et j'avais fait un livre que le Peuple *n'a pas compris*. »

Pas compris!...—C'est votre faute, monsieur l'Abbé ! Pourquoi écrivez-vous en style énigmatique quand vous écrivez pour le Peuple, quand la première qualité de votre écrit doit être la clarté ? Si vous ne saviez pas vous faire *comprendre*, pourquoi vous donniez-vous la mission d'enseigner, d'instruire, de diriger le Peuple ? Est-ce qu'il n'y avait pas déjà assez d'écrivains pour le faire ?

« Des hommes qui se croient *sages*, sont venus me trouver, et m'ont dit : Tu as du dévouement et de l'énergie, mais tu as tort de nous parler de Dieu, de l'esprit et de l'amour ; nous ne connaissons que la Nature et la Matière. —Alors j'ai été pris d'un *grand dégoût* et d'une *profonde pitié*, et je leur ai répondu : *Pauvres insensés que vous êtes!* »

Des hommes qui se croient sages! — Mais quels hommes ? jeunes, ou vieux ? ignorants, ou instruits ? sans expérience, ou expérimentés ?

vaniteux, ou modestes ? Quels étaient leurs titres à se croire sages ? Combien étaient-ils ? quelques-uns, ou nombreux ? C'étaient peut-être une douzaine d'*ultra-Communistes*, les hommes de l'*Humanitaire* ou du *Communautaire*, des jeunes gens, des ouvriers... Ils prétendaient vous donner des conseils, vous diriger vous-même, vous remettre dans la bonne voie, vous déterminer à prêcher le *matérialisme* : vous les trouviez *insensés* ; ils vous inspiraient du *dégoût* et de la *pitié* ; vous avez dû les juger dès l'abord et éprouver à l'instant ces sentiments ; et cependant, ne les avez-vous pas fréquentés longtemps, et ne les avez-vous pas longtemps traités comme des amis, comme vous aviez longtemps assisté aux orgies des étudiants et des grisettes, en entrant volontairement dans la confiance de leurs amours (voyez page 3) ?

« Quoi ! vous voulez la fraternité sans amour, la liberté sans l'intelligence, l'égalité sans qu'il soit un père suprême en qui se rassemblent les intérêts de tous. — Et comme ils ne m'ont *pas compris*, j'AI CONNU que l'époque de la délivrance est *retardée pour longtemps*. »

Quoi ! ceux qui se croyaient sages ne vous ont pas compris ! Vous n'avez pas pu vous faire comprendre d'eux ! Et parce que les douze ou vingt *ultra-Communistes*, les hommes de l'*Humanitaire* ou du *Communautaire*, des jeunes gens inconnus, des ouvriers aussi inexpérimentés que prétentieux, n'ont pas pu ou n'ont pas voulu vous comprendre, vous avez CONNU, pour la première fois, que l'époque de la *délivrance* était *retardée pour longtemps* ! Vous avez désespéré de la prompte délivrance ! Vous avez considéré ces douze à quinze jeunes ouvriers comme étant toute la lumière, toute la sagesse, les seuls et vrais représentants de la cause du Peuple et du progrès, comme la seule puissance qui puisse amener la délivrance et la régénération !!!... Si vous avez pu le croire, c'était, en vérité, trop d'ignorance des hommes et des choses pour celui qui s'arrogeait la mission d'un Réformateur et d'un Messie qui voulait détruire et reconstruire !!!... Mais non, vous saviez bien que tous ces hommes étaient autant de *zéros* en calcul d'influence ; vous saviez bien l'influence qu'avaient MM. *Arago*, *Lamennais* et d'autres, car, dans votre 3^e ouvrage (page 43) vous dites :

« Voilà en quoi je trouve encore reprehensibles les *parties* qui s'agitent de nos jours : ils s'attachent trop aux *hommes* et pas assez aux intérêts de toute l'*Humanité*. « Es-tu avec nous ? » demande-t-on à tout homme qui entre dans l'arène. « Es-tu pour *Louis-Napoléon* ? Pour *Henry V* ? Pour M. *Arago* ? Pour M. *Cabet* ? » — Messieurs, je ne connais aucun de ceux que vous me nommez là ; je suis avec Dieu et avec l'*Humanité*. S'il est des hommes qui marchent dans la même voie, je n'ai pas besoin de savoir leur nom, je suis avec eux. »

Eh bien ! puisqu'on vous désignait ces hommes comme influents dans le parti du Peuple et de l'*Humanité*, pourquoi ne les avez-vous pas vus aussi bien et plutôt que quelques *ultra-communistes insensés* qui vous inspiraient autant de *dégoût* que de *pitié* ? Était-il d'un homme doué de la moindre sagesse, de la moindre prudence, était-il surtout d'un

homme qui voulait instruire et diriger le Peuple, de décider, sans avoir vu ces hommes, que l'époque de la délivrance était retardée pour longtemps ?

« Ils se disent *Républicains* et *ennemis des oppresseurs* ces hommes qui veulent exercer sur leurs femmes et leurs enfants une *tyrannie insupportable*. — Ils veulent la liberté ; mais pour eux seuls : cela veut dire qu'ils prétendent à la *tyrannie*. *J'ai vu de près* LES HOMMES qui se disent LES CHEFS de la *Démocratie*, et je les ai jugés....

Mais quels sont ces hommes ? Nommez-les ! Ce ne sont assurément ni *M. Lamennais*, ni *Arago*, ni aucun homme connu... ! Si vous le nommiez, vous auriez *honte* de les avoir pris pour les *chefs* de la *Démocratie* ! Ça aurait été trop niais, trop ignorant, trop stupide, surtout après les avoir *vus de près* et *jugés*, c'est-à-dire après les avoir fréquentés assez pour les juger. Mais vous les calomniez quand vous affirmez qu'*ils se disent les chefs de la Démocratie* ; car il n'est pas croyable que les hommes que vous avez fréquentés aient pu avoir la vanité, la présomption, la folie, de se dire les chefs de la *Démocratie*. S'ils l'ont dit, nommez-les, pour que la *Démocratie* connaisse ses chefs !

« Je ne serai pas plus *leur flatteur* que je ne suis celui du Pouvoir. Je leur dirai simplement et franchement des *vérités dures*.

Ils ont la *vérité* pour eux... Mais cette *vérité*, ils ne la *comprennent pas*. — *L'orgueil*, *l'ambition* et la *cupidité*, sont l'âme de la plupart d'entre eux. — Ils parlent de *dévotement*, et sont les *plus égoïstes* des hommes. — Ils parlent de *fraternité*, et ils ne *s'aiment pas*. — Ils parlent de *liberté*, et ils veulent *imposer despotiquement* aux hommes les rêves maladifs de leur cerveau creux. — Ces hommes-là ne réussiront qu'à affermir le despotisme ; ce sont les *meilleurs serviteurs de la tyrannie*. — Si de pareils hommes triomphaient aujourd'hui, demain, tous les cœurs généreux devraient choisir entre *l'exil* d'Aristide ou le *poignard* de Caton.... car le pouvoir serait tombé entre les mains des *meurtriers* et des *voleurs*. »

Vous ne serez pas plus *leur flatteur* que celui du Pouvoir... ! — Mais aujourd'hui, vous servez le Pouvoir contre eux ; vous faites tout ce qu'il est en votre puissance de faire de plus avantageux au Pouvoir... ! Et vous avez certainement été *leur flatteur* ; vous avez certainement dissimulé avec eux ; vous les avez certainement flattés indirectement ; vous ne leur avez certainement jamais dit en face ce que vous leur dites ici ; vous ne les avez jamais appelés *insensés*, inspirant votre *dégoût* et votre *pitié*, *orgueilleux*, *ambitieux*, *cupides*, *égoïstes*, *sans fraternité*, *tyrans*, *cerveaux creux*, *serviteurs de la tyrannie*, *meurtriers*, *voleurs*... ; car, si vous leur aviez adressé tant d'injures et de calomnies, il aurait fallu qu'ils fussent des anges de douceur, de modération, de force, de patience, de fraternité, pour vous tolérer parmi eux... !!!

Vous dites qu'ils ont la *vérité* pour eux ; et, d'un autre côté, vous dites que c'est la Communauté qui est la *vérité* pour vous : ils sont donc *Communistes* ; ce sont donc des *Républicains* et des *Communistes* que vous dépeignez ainsi ; et quand vous ne les nommez pas, quand vous les représentez comme les chefs de la *Démocratie*, vous donnez à croire que

c'est la véritable tête de la Démocratie qui a les qualités que vous leur attribuez, vous comprenez ainsi tous les *Républicains* et tous les *Communistes*.

Vous dites que vous leur direz simplement et franchement des *vérités DURES*.... Bien ! Mais chacun n'a-t-il pas le même droit que vous ? Chacun n'a-t-il pas le droit de vous dire à vous-même des *vérités DURES* ? Eh bien ! nous allons vous dire simplement et franchement ce que, dans notre âme et conscience, nous croyons des *vérités*.

1° — Ce ne sont pas des *vérités* que vous leur dites, mais d'affreuses *calomnies*. Sans doute les hommes qui vous ont admis au milieu d'eux, et qui ont répandu vos ouvrages, sont très coupables à nos yeux et devraient l'être aux yeux du Peuple, pour le mal qu'ils lui font par la manifestation de leurs extravagances et de leurs folies, par la confiance qu'ils ont accordée à un jeune Prêtre sans antécédents et sans garantie qui pouvait les trahir, par leur imprudence à lui fournir l'occasion et le prétexte de calomnier les *Républicains* et les *Communistes* en général en les calomniant eux-mêmes : mais quelque sévèrement que nous soyons disposés à les juger, nous ne pouvons nous empêcher de les défendre quand vous les dénoncez comme des *voleurs* et des *meurtriers*.

C'est en vain que, dans votre troisième ouvrage, vous semblez vouloir vous rétracter, en disant :

« Si, dans l'*Assomption de la femme*, quelques paroles *tristes* (vous appelez cela des paroles *tristes* !) sur l'*inconséquence* ou la *mauvaise foi* (ce n'est plus que cela) ! de quelques hommes de parti (ce ne sont plus les chefs de la Démocratie !), je souhaite que *personne* n'ait à les prendre pour soi, et je ne demande pas mieux que de m'être trompé... »

Mais personne ne peut prendre pour soi vos accusations, et chacun doit les prendre pour tous ; et certainement vous seriez peu satisfait si, après vous avoir témérairement ou calomnieusement accusé d'être un voleur et un meurtrier, l'accusateur vous déclarait qu'il ne demande pas mieux que de s'être trompé. — C'est encore en vain que vous ajoutez :

« Si quelques personnes se reconnaissent dans le portrait peu flatté que j'ai fait des faux *Républicains* et des meneurs *maladroits* (non, vous avez fait le portrait des hommes que vous avez fréquentés), au lieu de m'en vouloir et de me décrier, qu'ils se corrigent ou qu'ils se taisent : je n'ai rien à démêler avec les hommes, et je ne leur dois que la vérité avec le dévouement d'un frère. La vérité je la dirai toujours : quant au dévouement, j'en ai fait preuve ; et j'espère que Dieu me permettra plus tard de le prouver mieux encore... »

Toutes ces raisons peuvent bien vous faire un devoir de la résignation pour tout ce qu'on peut vous dire à vous-même ; mais rien ne peut justifier vos injures, vos calomnies, si graves et si nombreuses, contre les *Républicains* et les *Communistes* ; car, enfin, nous vous le demandons, et nous vous sommons de répondre, à quoi bon, pour quelle utilité, dans l'intérêt de qui ou de quoi, accusez-vous, sans les nommer, les prétendus chefs de la Démocratie d'être des *matérialistes*, des *égoïstes*, des *cupides*, des *tyrans*, des *voleurs* et des *meurtriers* ? Etes-vous

blanc ou bleu ? Etes-vous un soldat du camp populaire ou du camp anti-populaire et sacerdotal ? Un ennemi, et un ennemi furieux, parlerait-il autrement ?

2° — N'est-il pas plus clair que le jour que c'est uniquement dans l'intérêt du Pouvoir (royal et sacerdotal) que vous parlez quand vous dites :

« Ces hommes là ne réussiront qu'à affermir le Despotisme, ce sont les meilleurs serviteurs de la Tyrannie. — Tout ce qui PENSE SAINEMENT S'ÉPOUVANTE de cette confusion d'idées, de cette anarchie d'opinions, de cette corruption désorganisatrice. — Et sans aimer la marche d'un Pouvoir qu'on apprécie depuis longtemps, on se GROUPE cependant autour d'une AUTORITÉ qui seule offre quelque garantie contre l'invasion de cet EFFROYABLE DÉLUGE. — Si de pareils hommes triomphaient aujourd'hui, demain tous les CŒURS GÉNÉREUX devraient choisir entre l'exil d'Aristide et le poignard de Caton.

Et comme la politique n'est pas un jeu d'enfant ; comme les fautes et la perfidie peuvent avoir pour résultat d'affreuses calamités pour chacun de nous, pour le Peuple entier, pour l'Humanité même, nous ne craindrons pas de dire ici notre conviction toute entière, sans réticence, sans puéril ménagement, sans avoir besoin de prendre le ciel à témoin que c'est aussi sans la moindre haine, uniquement pour accomplir un devoir de dévouement et de Fraternité envers nos concitoyens et nos frères. Eh bien ! nous vous accusons devant le Peuple ; répondez, que pourrait dire de plus favorable au Pouvoir le Préfet de police ou l'Archevêque de Paris ? Que pourriez-vous dire et faire de mieux pour lui, si vous vous étiez insinué parmi ces imprudents pour les étudier, les connaître, rompre ensuite avec eux, les dénoncer et les calomnier, pour dénoncer et calomnier tous les Républicains et tous les Communistes, afin de jeter tous les peureux dans les bras d'un Pouvoir aux abois ?.... Non, nous ne connaissons point d'ouvrage qui soit plus utile au Despotisme et nuisible au Peuple. On aurait dû vous offrir 100,000 francs, 100,000 écus, pour écrire et publier de pareils livres... ! On est bien ingrat si l'on n'est pas rempli de reconnaissance envers vous !

3° — Nous ne pouvons concevoir comment vous pouvez avoir la hardiesse de reprocher à vos anciens amis d'être des voleurs et des meurtriers et d'épouvanter tous les gens pensant sainement et tous les cœurs généreux, vous qui, dans votre Bible, avez excité à dépouiller et à tuer tous les riches, vous qui avez semé l'épouvante en ne parlant que d'ange exterminateur volant sur les ailes rouges de la mort et de l'incendie !....

4° — Enfin, dites-nous franchement, croyez-vous que vos anciens amis vous auraient accueilli et admis au milieu d'eux, et qu'ils se seraient expliqués sans réserve devant vous, s'ils avaient su que vous les dénonceriez et les calomnieriez comme vous le faites ? N'y avait-il pas un engagement tacite et réciproque de ne pas abuser de la confiance qu'on s'accordait ? La société des hommes serait-elle possible si l'on

pouvait avoir à craindre des révélations comme les vôtres ? Même en les supposant vraies, n'est-ce pas un abus de confiance ? Et puisque vous parlez tant de *vérité* et de *dure vérité*, n'est-ce pas une véritable trahison ?

Ces paroles nous déchirent... Mais il faut les prononcer par devoir ou nous condamner au silence pour ne plus jamais écrire... Car pourquoi attaquerions-nous l'homme de Gand et celui de la rue Transnonain, les bastilles et le *National*, si nous étions obligés de reculer devant un Prêtre.

Voilà, suivant nous, la *Bible de la Liberté* et l'*Assomption de la Femme*. Chacun d'eux nous paraît une mauvaise action. — Voyons rapidement le troisième ouvrage.

Doctrines religieuses et sociales.

Nous avons déjà vu que cet écrit est une *rétractation* et un désaveu de la Bible de la liberté.

Nous n'examinons pas les doctrines *religieuses* ou théologiques que ce livre contient et qui ont l'inconvénient d'être inintelligibles et inutiles pour le Peuple, comme celle-ci : « Dieu est en tout parce que » TOUT EST DIEU... Un grain de sable EST DIEU... »

Nous ne comprenons pas cette phrase prétentieuse : « L'homme (Adam) est puni (par Dieu) de sa GÉNÉREUSE désobéissance afin que sa peine lui serve d'épreuve. » — Si vous, vous êtes bien sûrs que les choses se sont ainsi passées, nous, nous avouons que nous n'en savons rien : si vous trouvez que c'est bon et beau de la part d'un Dieu de punir une *généreuse* désobéissance, nous ne sommes pas de cet avis, et nous ne pourrions trouver *généreuse* la *désobéissance* à un Dieu.

Les chapitres sur la *loi divine*, sur le *libre arbitre* et l'*enfer*, ainsi que beaucoup d'autres, nous paraissent incompréhensibles et inutiles au Peuple.

Les doctrines *sociales* que le livre renferme sont généralement bonnes ; ce sont : la justice et l'amour, la liberté, l'égalité et la fraternité : mais il n'y a là presque rien qu'on ne trouve partout.

Il aborde franchement et adopte la *Communauté* en la basant sur le Christianisme.

» La mort de la Société, dit l'écrivain, c'est l'égoïsme, et la source de l'égoïsme c'est l'esprit de *propriété*. »

Il compare le *Corps social* au *Corps humain* pour prouver que tous les membres du corps social doivent travailler à nourrir la Société comme tous les membres du corps humain travaillent pour nourrir le corps de l'homme, et que la Société doit ensuite nourrir tous ses membres comme le corps humain nourrit tous les siens ; et cette comparaison nous paraît assez heureuse quoiqu'elle ne soit pas complètement nouvelle.

« Ainsi, tout doit être *partagé* entre les honneurs, afin que tous concourent au bien-être commun, la science, qui est le pain de l'intelligence, et la *nourriture* corporelle,

nécessaire au développement de la chair et de l'esprit ; en un mot, il doit y avoir *Communio* ou *Communauté* entre tous les enfants du Père céleste ; et c'est ce que le Christ est venu instituer sur la terre... La *Communauté* sera donc la *Société parfaite*... »

« C'est vainement que les Philosophes travaillent à recréer la vieille Société ou à en construire une nouvelle, s'ils ne s'aperçoivent pas que les vieux pilotes de l'ordre social *propriétaire* sont pourris et sont emportés par le courant du progrès.

« Le Christ avait enseigné à ses apôtres la doctrine de la *désappropriation volontaire* pour *ABOLIR* doucement et sans violence la *PROPRIÉTÉ* dans le Monde... On l'accusa de *conspirer* contre César, et sa perte fut résolue. Jésus le vit bien et se résigna à mourir : mais il voulut léguer à ses disciples, comme un testament immortel, le *dernier secret* de la doctrine, et il institua le *banquet fraternel* de la *COMMUNAUTÉ* ou de la *Communio*. »

Si l'abbé Constant n'avait pas publié d'autres écrits, nous applaudirions à cette partie de son dernier travail, bien qu'elle ne contienne aucune idée d'organisation.

Il défend le Mariage et la Famille, et recommande l'accomplissement des devoirs.

« Remplissons nos devoirs et défendons nos droits. — N'opprimons personne, mais ne nous laissons pas opprimer. — N'insultons personne ; mais ne nous laissons pas insulter. — Ne dépouillons personne, mais ne nous laissons pas affamer et voler par des hommes sans cœur et sans âme. »

Bien ! Mais ce ne seront que des paroles, vainement répétées depuis des siècles, tant qu'une nouvelle organisation sociale n'en assurera pas la réalisation.

« J'ai dit et je le répète, que les fausses doctrines libérales ; que les opinions anarchiques, que l'esprit de *haine* et de *vengeance*, n'affranchiront jamais le Peuple, parce que le mal ne fait jamais de bien. Si l'on veut travailler efficacement à la délivrance du monde, il faut d'abord s'affranchir soi-même de son ignorance et de ses vices ; il faut aimer beaucoup et pardonner toutes les *injures personnelles* pour ne songer qu'aux intérêts de l'humanité.... »

Bien ! bien ! Mais malheureusement, l'auteur de la Bible de la Liberté revient à son naturel et semble prendre plaisir à dérouler les plus épouvantables tableaux en expliquant rapidement l'*Apocalypse*. Il approuve la *St-Barthélémy* qui sauva le Catholicisme.

« Hommes du Peuple, mes frères, croyez-le, car moi que les *Prêtres* ont si cruellement persécuté, moi qu'ils condamnent et maudissent, je n'ai *pas intérêt* à dire quelque chose pour *leur plaisir* : mais aucun ressentiment personnel ne m'empêchera jamais de dire ce que je crois vrai ; c'est par la *Religion seule* que vous serez *saillés*, et cette Religion c'est dans le *Catholicisme seul* que vous en trouverez les principes.... Croyez en Dieu, lisez l'Evangile, priez par vos œuvres, *gardez-vous des matérialistes* qui veulent vous assimiler à la brute (et qu'il appelle des *ânes* et des *pourceaux*).... »

Mais comment peut-il dire qu'il n'a *pas intérêt* à plaire aux *Prêtres*, si les *Prêtres* lui offrent un trésor pour parler en leur faveur ? Et que pourrait-il dire de plus favorable aux *Prêtres* si ceux-ci lui avaient prodigué l'argent pour acheter sa complaisance ? — Ainsi, ce n'est plus

la Communauté, c'est la Religion seule, c'est le *Catholicisme* qui peut sauver les pauvres travailleurs...! En définitive, il fait comme *M. Lamennais*, il se résume en s'écriant : CROYEZ et votre foi vous SAUVERA!!!

Le jeune abbé ne ménage cependant pas l'illustre écrivain ; car, au moment d'achever l'impression de son troisième ouvrage, voyant paraître le *Passé et l'Avenir du Peuple*, et se hâtant de le lire, il ajoute une dernière page pour dire :

« Nous avons vu avec douleur l'auteur des *Paroles d'un Croyant* obligé de renier le Christ pour défendre l'esprit de *propriété*. Il prétend que le Christianisme s'est mépris.... *Pauvre vieillard!*... Respectons un noble CAPTIF, et pleurons sur un généreux ami du Peuple! L'abbé de Lamennais EST MORT! Qu'il repose en paix! Il ne devrait pas être à Sainte-Pélagie ; construisez-lui une cellule au *Panthéon*! »

Tel est à peu près le troisième ouvrage de l'abbé Constant.

Attaque du POPULAIRE contre l'Abbé Constant.

Nous l'avons déjà dit (page 1), nous avons attendu longtemps avant d'attaquer les écrits de l'abbé Constant ; ce n'est que dans le *Populaire* du 25 juillet que nous l'avons critiqué, en disant :

« Qu'il est pénible d'avoir à critiquer sévèrement! mais il faut au Peuple la vérité! — D'après ses propres aveux, il paraît que, rejeté par les prêtres, l'abbé *Constant* s'est lancé parmi les ouvriers et surtout parmi quelques jeunes gens fougueux qu'on pourrait appeler les *ultra-communistes*. Il paraît aussi que, poussé et poussant, il se montrait ardent entre les ardents. Ecoutez quelques passages de sa *Bible de la liberté*, écrite en termes inintelligibles ou à double sens : »

Puis, nous avons transcrit plusieurs des principaux passages de la *Bible de la liberté*, en ajoutant :

« N'est-ce pas prêcher la spoliation, l'incendie, le meurtre, le conjugicide, le parricide... Et c'était un homme instruit et âgé, un prêtre! Et l'on faillit empoisonner le Peuple de cent mille exemplaires d'une pareille Bible!... Que le Peuple est malheureux d'être ainsi fourvoyé par ceux dont le caractère semble mériter la confiance, et qui égarent ses souffrances, son irritation et son désespoir! Le coupable n'est certes pas le Peuple séduit, mais le Prêtre séducteur.— Condamné à une *peine légère*, après qu'il a sollicité l'*indulgence*, il écrit l'Assomption de la femme, et dénonce ces jeunes gens qu'il égarait : »

Enfin, après avoir transcrit encore le passage de l'*Assomption de la Femme* dans lequel il attaque les Républicains et les Communistes (voyez ci-dessus page 18), nous avons fait cette réflexion :

« Quel changement de langage! quelle odieuse palinodie! quelle injustice de sa part, lui Prêtre, lui le plus inexcusable! — Mais bientôt, effrayé des imprécations lancées contre lui, il publie ses *Doctrines religieuses et sociales*, et veut s'excuser en disant qu'on ne l'a *pas compris*.... Pas compris! mais ce n'était que trop compréhensible : et si l'on s'était mépris, à qui la faute? — Non, si l'abbé Constant se dit Communiste, je ne suis pas Communiste comme lui; je ne veux pas la menace et la violence, mais la voix de l'opinion publique. »

Peu de jours après, dans le n° 4 de la *Fraternité*, *M. Lahautière* donna l'exemple des attaques contre nous, en ces termes :

Défense de l'Abbé Constant

Par la FRATERNITÉ contre le POPULAIRE.

« Un journal Communiste a critiqué dernièrement l'abbé Constant avec une amertume qui nous semble dépasser les bornes de la *convenance* et de la *fraternité*. L'abbé Constant souffre pour ses écrits; il est en prison; ses doctrines sont NÔTRES; ne devons-nous pas sympathiser avec lui et le consoler? Que si, dans l'ardeur d'un cœur jeune et chaleureux, il a été quelquefois *exagéré dans ses expressions*, est-ce une raison pour renchérir sur le *réquisitoire de l'avocat général*? A notre avis, et l'abbé Constant ne serait pas en prison nous le dirions de même, son dernier écrit : *Doctrines religieuses et sociales*, contient des pages que doit avouer et louer tout bon Communiste. »

C'est du *Populaire* qu'on a voulu parler : Voici notre réponse :

Réponse au journal LA FRATERNITÉ.

Nous n'examinons pas si cet article vient d'un homme ou d'une femme encore peu exercée; car que signifie une *amertume* qui *dépasse les bornes* de la *convenance* et de la *fraternité*, comme si l'amertume était l'extrême convenance et l'extrême fraternité? — Nous n'examinons pas non plus l'intention qui a dicté cette phrase : *renchérir sur le Réquisitoire du Procureur du Roi*, comme si notre article, fait après la condamnation, pouvait requérir une peine nouvelle! Comme si quelqu'un au monde et la *Fraternité* moins que personne, pouvait supposer que nous, si souvent victime et si constamment menacée de la persécution du Pouvoir, nous puissions désirer la poursuite des écrivains! Comme si M. Lahautière ignorait ou pouvait ignorer que, dans notre premier procès contre le *National*, nous avons dit devant le tribunal et répété en publiant notre plaidoirie :

« Ah! si ce portrait des Communistes (fait par le *National*) n'était pas une calomnie, je serais le premier à les combattre : le Pouvoir n'aurait pas besoin de LES POURSUIVRE, parce que la DISCUSSION en ferait promptement justice.... »

C'est donc une incroyable hostilité de comparer l'article du *Populaire* à un *Réquisitoire de Procureur du Roi*. — Mais répondons au rédacteur de la *Fraternité*.

Ainsi, le jeune écrivain, qui parle quelquefois de sa *jeunesse* pour s'excuser, prétend nous donner une leçon de *convenance* et de *fraternité*, et nous blâme publiquement d'avoir critiqué l'abbé Constant! Le timide jeune homme qui, dans son numéro 2, disait : « Aujourd'hui que les Communistes sont montrés au doigt, insultés et presque lapidés, ce ne sera point nous qui examinerons cette question... » le même jeune homme qui, plus loin, ajoutait : « Le courage nous manque : les temps sont mauvais pour le Communisme; attaquée de toutes parts, sans être comprise, cette doctrine périrait étouffée sous la calomnie, si la vérité pouvait périr. » ce même jeune homme ne manque pas de courage quand il s'agit de nous attaquer! — Et voyez que de contradictions, quelle confusion! Il trouve inconvenant que nous attaquions l'abbé Constant, et il ne trouve pas inconvenant que l'abbé Constant attaque comme des meurtriers et des voleurs les Communistes qui

l'ont admis dans leur intimité ! Il trouve inconvenant et infraternel que nous attaquions *l'abbé Constant*, et il ne trouve pas inconvenant et infraternel que le jeune abbé attaque *M. Lamennais* ! Et lui-même, le jeune journaliste, ne trouve rien d'inconvenant et d'infraternel quand il attaque *l'Atelier, l'Humanitaire, M. Lamennais* lui-même ! Il ne trouve rien d'inconvenant à provoquer ou à publier des *lettres contre M. Lamennais*, en affirmant qu'elles sont signées par LES *Communistes* de Paris, de Rouen, de Lyon, tandis qu'elles ne portent qu'un très petit nombre de signatures ! Lui qui trouve inconvenant et infraternel que nous accusions justement *l'abbé Constant* d'avoir rompu en visière à des Communistes pour les calomnier, il ne trouve ni inconvenant d'accuser injustement (dans son numéro 2) *M. Proudhon* d'avoir rompu en visière à la démocratie, ni infraternel de l'attaquer violemment ! Lui qui a écrit « JE ME LÈVE.... Riches et pauvres, ÉCOUTEZ !... C'est « un DEVOIR à nous D'ÉLEVER la voix... » — il ne trouve pas inconvenant et infraternel d'accuser *d'immodestie* et de prétention à être réformateur ce *M. Proudhon*, dont nous n'approuvons pas toutes les idées et toutes les expressions, mais dont la confiance en sa force est expliquée du moins par une pensée énergique, par une volonté forte, par un style plein de nerf, de verve, de vie, de chaleur et de feu !..... « Mais tu t'en prends, jeune homme, (c'est *M. Lahautière* qui apostrophe ainsi *M. Proudhon*, son frère aîné), à un vieillard, à un prisonnier (M. Lamennais) ; respecte au moins ses rides et sa torture. » *M. Lahautière* trouvait donc inconvenant et infraternel, dans *M. Proudhon*, d'attaquer *M. Lamennais*, VIEILLARD ET PRISONNIER ; il nous accuse d'inconvenance et d'infraternité, nous, presque aussi vieillard que *M. Lamennais*, parce que nous avons attaqué le jeune *abbé Constant* ; et il trouve tout naturel, tout innocent, que ce jeune abbé, libre, ait attaqué le VIEILLARD en PRISON !!! Lui-même, le jeune journaliste, trouve de la convenance à attaquer le même vieillard, à publier des lettres contre le même prisonnier !!!

Que d'incroyables misères ! Mais, ce qui est peut-être plus incroyable encore, le *spiritualiste, mystique, métaphysique* rédacteur de la *Fraternité*, qui parle sans cesse de Dieu, de foi, d'amour, adopte comme SIENNES les doctrines de *l'abbé Constant*, qui prêche le meurtre, l'incendie, la spoliation ; qui excuse et loue le conjugicide, le parricide !!! Il parle du troisième ouvrage de l'Abbé, pour le louer ; mais il ne parle pas du deuxième, dans lequel il calomnie, outrage et dénonce des Républicains et des Communistes !!!

Et aussitôt, comme si la *Fraternité* était le foyer de la plus étrange Coalition de quelques Citrà-Communistes et de quelques Ulrà-Communistes en faveur de l'abbé Constant, nous avons reçu plusieurs lettres, les unes bienveillantes, les autres hostiles, dans le but de repousser ou de faire cesser nos critiques. Voici quelques-unes des observations qui nous sont adressées :

L'abbé Constant a du *talent*.... — Nous le nions. Il a de l'imagination, du feu, le germe du talent; mais nous ne voyons jamais un véritable talent sans raison. D'ailleurs, le talent n'est précieux que quand on en fait un bon usage; rien n'est détestable comme le talent mal employé.

Il est *Communiste*.... — Qu'importe, si personne ne fait plus de mal à la Communauté?

Les premières phrases transcrites dans le numéro 5 du *Populaire*, relatives à la misère de l'ouvrier, de la jeune fille, de la jeune femme, ne peuvent être critiquées.... — Ces phrases sont en effet si manifestement à l'abri de toute critique que nous ne concevons pas comment on a pu avoir l'idée que nous entendions les critiquer. Nous ne les avons transcrites en entier que par scrupule de loyauté, pour ne pas tronquer la fin, dans laquelle nous voulions critiquer seulement l'exagération contre les riches, qualifiés tous de voleurs et de tyrans.

Il y a du bon dans les ouvrages de l'abbé. — Qui dit le contraire? Dans quel mauvais livre ne trouve-t-on quelque bonne chose? C'est le bon qui rend le mauvais plus dangereux, comme c'est le sucre qu'un empoisonneur met dans un vase empoisonné qui fait avaler le poison. « Ce qui sert à perpétuer l'erreur, dit *Helvétius*, c'est la portion de vérité qui s'y trouve mêlée. »

Puisque vous dites que l'abbé Constant a été condamné à une *peine légère*, vous regrettez donc qu'il n'ait pas été condamné à une peine plus forte...! — C'est, comme nous l'avons vu, la répétition du reproche de la *Fraternité*. Que des ennemis dénaturent ainsi nos intentions et nos paroles, nous le concevons; c'est leur rôle: mais que des hommes de bonne foi puissent être dupes d'une pareille interprétation, nous en avons honte pour eux. Nous avons voulu dire que la peine de 8 mois était légère *comparée* à celle de MM. *Lamennais* (1 an), *Thoré* (1 an), *Noiret* (1 an), dont les écrits sont du lait comparés à la *Bible de la Liberté*, et ce fait est aussi évident qu'incontestable. Il y a plus: en disant: — « Condamné à une peine *légère*, après qu'il a sollicité l'*indulgence*, il écrit l'Assomption de la femme (dans laquelle il dénonce les « Républicains et les Communistes).... Quel changement de langage! « Quelle odieuse palinodie! » — nous voulions faire entendre que toutes ces circonstances excitaient notre étonnement, nos suspicions et nos défiances. Et, ces défiances étant fortifiées par l'abbé Constant lui-même, comme nous le verrons tout-à-l'heure, nous nous expliquerons désormais plus nettement.

Laissez nos *ennemis* attaquer l'Abbé Constant... — Non, non, mauvais calcul, mauvaise politique! Nous ne voulons pas qu'on puise nous attribuer aucune espèce de solidarité avec des doctrines funestes! Nous n'aurions plus aucune force nous-même, si l'on pouvait nous attribuer les extravagances et les folies d'autres Communistes. Désormais, nous critiquerons, dès leur apparition, tous les ouvrages qui

pourraient compromettre notre système de Communauté. Et, loin d'amener ainsi des poursuites criminelles, ce sera le meilleur moyen de les détourner et de les prévenir, en substituant la *discussion* de la Liberté à la vengeance du Pouvoir.

Nous ne répondrons pas ici à la lettre aussi absurde qu'insolente, rédigée par M. *Grimprel*, tailleur, et couverte de vingt signatures, qui transforme l'abbé Constant en héros, ni à une autre lettre écrite par un gamin de 17 ans, nommé *Ferrand*, aussi ouvrier tailleur.... Ce qui est bien digne de remarque, c'est que ce sont généralement ces prétendus Républicains et Communistes que l'Abbé attaque tant dans son Assomption et que nous défendons contre lui, qui nous attaquent le plus sous le prétexte de le justifier.

Pendant ce temps, comme s'il y avait une Coalition formée, l'abbé Constant écrivait deux lettres, l'une du 18 août à la *Fraternité* qui promettait de l'insérer, l'autre du 25 adressée directement à nous.— Nous les verrons tout-à-l'heure.

D'un autre côté, voici avec quel dédain deux journaux ont eu pouvoir impunément traiter le jeune Prêtre :

« Nous demandons *pardon* à M. Lamennais, dit la *Revue des Deux-Mondes* (du premier septembre), de nommer l'abbé Constant après lui,... *Par respect* pour nos lecteurs et pour nous-même, nous ne fouillerons pas plus longtemps ces sanglantes pages qui sont, dans l'ordre politique, ce qu'est, dans l'ordre moral, le monstrueux roman qu'on n'ose nommer : à côté de la *réhabilitation du vol*, nous trouverions celle du *parricide* et l'invitation à l'épouse de plonger le fer dans le sein de l'époux.... Ce sont de *hideuses folies*.... d'un *sauvage* écrivain....

« Ce sont, dit le *National* (du 1, 2 et 3 septembre), les *saturnales d'un malheureux en démence*. »

Dans le sixième numéro du *Populaire*, qui a paru le 5 septembre, nous avons annoncé la présente Réfutation.

Le même jour, la *Fraternité* publiait la lettre suivantes :

Lettre de l'abbé Constant à la FRATERNITÉ.

« Nous recevons communication de la lettre suivante, qu'on nous prie d'insérer. C'est remplir un devoir que d'aider à la défense d'un homme qui souffre pour ses convictions. »

« Frère et ami,

« Je vous serre la main et je vous remercie de votre assistance fraternelle. Plus que jamais, j'ai besoin de sentir que de nobles cœurs répondent au mien. Je sais que l'on ne m'épargne pas les attaques au dehors. Plusieurs journaux, dit-on, m'ont déchiré d'une manière peu généreuse. Ici même, dans ma prison, je suis en butte aux calomnies. MES LETTRES ont été interceptées ; DES PHRASES en ont été dénaturées et envenimées ; et l'on a rédigé là-dessus un acte d'accusation, que quatre patriotes n'ont pas eu honte de signer, et qu'on a répandu au dehors, tandis que je faisais tous mes efforts pour faire revenir mes lettres afin de convaincre ceux de mes calomniateurs qui pourraient être encore de bonne foi.... Tout cela est triste et découragera peut-être bien des hommes déterminés. Mais j'espère que je ne me

découragerai pas. Je ne vous parle même de ces misères qu'afin que vous puissiez prévenir nos amis. Quant à vous, si des calomnies reviennent à vos oreilles, je suis sûr que vous n'y croirez pas. »

18 août 1841.

L'abbé CONSTANT.

Nous l'avouerons, la lecture de cette lettre nous a atterré ! C'est la *Fra-ternité*, aux nobles cœurs, qui l'a insérée ! Mais a-t-on jamais vu pareilles folies... ? Il s'agissait bien de la générosité ou de la non générosité des journaux ! C'est de justice, de vérité, de raison, qu'il est question ! Et ce sont l'Abbé et les nobles cœurs de ses amis qui apprennent au Public... quoi?... que QUATRE PATRIOTES, (qui sont ces patriotes ?) condamnés et prisonniers comme lui, le suspectent, le surveillent, interceptent ses lettres, en dénaturent certaines phrases et les enveniment, le calomnient, l'accusent.... mais de quoi?... dressent son *acte d'accusation*, et ont la honte ou la hardiesse de le signer...!!! Le voile sera probablement bientôt déchiré ; car, après une pareille confiance, se taire est plus dangereux que tout dire.

En attendant, voici la lettre que nous avons reçue le 6 septembre, et nos observations. La lecture de cette lettre ne nous a pas moins bouleversé que celle de la précédente ; nous avons été désolé de trouver si peu de courage et de grandeur dans un homme qui voulait jouer le rôle de Messie !

Réponse de l'abbé Constant à M. Cabet. — Réplique.

Monsieur,

En m'attaquant vous me donnez le droit de répondre. Je compte sur votre loyauté.

Vous comptez sur ma loyauté, pourquoi ? — Sans doute pour que je publie votre lettre. Je l'aurais insérée dans le *Populaire* du 5 septembre si je l'avais reçue auparavant ; mais quoiqu'elle soit datée du 25 août, elle ne m'a été apportée que le lendemain de la publication du journal. Je ne pourrai donc l'insérer que dans le prochain numéro. En attendant, je la joins à la présente Réfutation.

Vous avez condamné un livre que, de votre propre aveu, vous trouvez *inintelligible* et un homme que vous ne connaissez pas.

Vous ne pouvez concevoir, je le vois, comment j'ai pu condamner un livre que je trouvais *inintelligible* ; vous trouvez là une contradiction. — Il est vrai que j'ai dit que votre *Bible de la Liberté* était écrite en termes *inintelligibles* ou à double sens : mais cela signifiait qu'elle était généralement *inintelligible*, surtout pour des ouvriers, et je le soutiens encore, ce qui n'empêche nullement qu'une partie soit parfaitement *intelligible*, et, malheureusement, c'est la partie qui provoque à la violence. J'ai cité cette partie ; elle m'a paru si claire que, après l'avoir citée, je me suis borné à demander : « N'est-ce pas prêcher la spoliation, l'incendie, le meurtre, le conjugicide, le parricide ? » J'ai ajouté plus bas que ce n'était que *trop compréhensible*. Et c'est cette partie *compréhensible* que je condamnais pour sa violence, tandis que je con-

damnais l'autre partie pour son obscurité, lersque la première qualité d'un ouvrage écrit pour le Peuple est d'être clair et intelligible. — Quant à votre personne, si *je ne vous connaissais pas*, je connaissais vos écrits, et c'est précisément et uniquement à cause de vos écrits que je vous ai condamné, comme on peut condamner un provocateur en connaissant seulement sa provocation; c'est l'écrivain que j'ai critiqué et blâmé, l'écrivain qui, par cela seul qu'il publie ses écrits, les soumet nécessairement au jugement du Public. Cette circonstance, que je ne vous connaissais pas, indique que je ne pouvais avoir contre vous personnellement aucun motif particulier d'inimitié.

Vous me reprochez la *violence* envers les oppresseurs du peuple, et vous êtes violent dans vos reproches adressés à un PRISONNIER !

Vous paraîsez vouloir insinuer que nous voulons favoriser et défendre les oppresseurs du Peuple. — Mais comment n'êtes-vous pas convaincu du contraire ? Non monsieur, personne ne doit plus les détester que nous, parce que personne n'en a plus été victime et n'est peut-être plus menacé par eux. Est-ce que vous ne savez pas que, quoique innocent, nous avons couru le risque d'être fusillé pendant l'état de siège ? — Il vous sied bien, vraiment, à vous, jeune conscrit qui n'avez qu'à peine vu le feu, d'attaquer un vétéran, combattant sur la brèche depuis vingt-cinq ans et criblé de blessures ! — Oui, monsieur, si vous aviez été violent envers les véritables et les seuls oppresseurs du Peuple, nous vous reprocherions encore votre violence, parce que cette violence est plus propre à livrer le Peuple à ses oppresseurs qu'à le soustraire à leur oppression. — Mais non, monsieur, vous n'avez pas été violent envers les véritables oppresseurs du Peuple ; car vous les défendez et les servez ; car vous louez Marie-Antoinette, Charlotte Corday, etc. ; et quant aux Républicains et aux Communistes, contre lesquels nous vous reprochons tant de violence, sont-ils des oppresseurs du Peuple ? — Non, monsieur, nous ne sommes pas violent dans les reproches que nous vous avons adressés, mais ferme, énergique, pénétré des devoirs d'un écrivain consciencieux et dévoué à la défense du Peuple et de l'humanité. — Quoi ! vous vous plaignez qu'on vous dise la vérité ! Mais, vous-même n'avez-vous pas attaqué tout le monde, les riches, les propriétaires, les Prêtres, les maîtres, les maris, les pères et mères, les matérialistes, les Républicains et les Communistes ? Avez-vous craint de nommer les individus, l'archevêque M. Affre, l'abbé Dupanloup, M. de Bonnechose, l'abbé de Solesme, le juif Goschler, même M. Lamennais ? Vous voulez donc avoir le privilège de la censure ? N'avez-vous pas, vingt fois, demandé qu'on vous reprit si vous aviez mal parlé ? C'était donc une ruse, un jeu ! — Quoi, monsieur ! parce que vous êtes prisonnier, on ne pourraps plus parler de vous, signaler le poison de vos écrits ! — Quoique condamné et prisonnier, vous pourrez écrire encore, attaquer, calomnier, empoisonner ; et vous auriez le privilège d'être saint et sacré !... — Quand vous étiez libre, avez-vous craint d'attaquer un prisonnier, un vieillard, M. Lamennais, et de chercher à le tuer pour ainsi dire, en disant qu'il était MORT ? Et vous ne voulez pas qu'on vous critique, parce que vous êtes prisonnier ! — Vous vous dites dévoué ; vous vous présentez comme un Messie, comme prêt à être martyr ; et dès que vous êtes accusé, vous demandez indulgence et grâce ! dès que vous êtes condamné à huit mois de prison, tout en avouant que le Tribunal a été indulgent pour vous, vous implorez encore la générosité du silence à votre égard ! —

Croyez-vous donc que nous sommes sur des roses, nous tous, soldats de l'humanité, qui voyons l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes ? — Ah ! ne parlez plus de *prisonnier* ; car, quand nous nous élevons en imagination pour apercevoir le mal et le remède, si nous apercevons quelques individus dans les cachots du Pouvoir, nous voyons aussi un Peuple immense dans les chaînes de l'ignorance, de la misère, de la faim, du despotisme ; et, nous élevant toujours de plus en plus, les individus finissent par disparaître à nos yeux comme d'imperceptibles atomes, pour ne nous laisser apercevoir que la masse du Peuple, aux intérêts duquel nous avons consacré notre vie.

Vous dites que les prêtres m'ont *rejeté*. J'ai dit LE CONTRAIRE. Ou vous ne m'avez pas lu, ou il vous *plait* de me donner un *démenti*. Mais alors pourquoi vous appuyez-vous de MES AVEUX ? Je n'ai d'ailleurs fait d'*aveux* à personne, les COUPABLES seuls en ont à faire.

Quoi ! les Prêtres ne vous ont pas *rejeté* ! Vous avez dit le *contraire* ! Vous n'avez jamais fait d'*aveux* à personne ! — Mais, avez-vous donc perdu la mémoire, et même la tête ? Rouvrez donc votre Assomption de la Femme ! Lisez donc en tête CONFESSION de l'auteur ! Est-ce qu'une *confession* n'est pas un AVEU ? Est-ce que vous n'avez pas dit (pag. 16) ? « J'avouai donc à mon Directeur (mon amour pour la jeune fille), le « bruit courut que j'étais *chassé* pour des fautes secrètes ? » Est-ce que vous n'avez pas dit dans votre Bible (page 115) : « Le jeune homme « (vous) est allé trouver un vieillard au cœur sévère et lui a fait l'*aveu* « de ses souffrances (de son amour). Le vieillard, d'un geste *menaçant*, « l'a BANNI loin de l'autel.... les Prêtres l'avaient REPOUSSE, un pauvre « yre historien l'a nourri?... » Est-ce que vous ne vous êtes pas plaint continuellement de la persécution du Clergé ? Est-ce que vous n'avez pas avoué puis rétracté les violences de votre Bible... ?

Vous dites que je me suis *lancé* parmi les ouvriers. Mon père était cordonnier et je n'ai pas eu besoin de me lancer dans une classe à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Si votre père était cordonnier, le nôtre était tonnelier ; et si nous avons été longtemps séparés de la masse des travailleurs par nos études et nos carrières, il n'en résulte nullement que nous n'ayons pas besoin de nous lancer dans cette masse si nous voulons nous retrouver en contact avec elle. N'est-ce pas vous qui, dans votre confession, nous apprenez que, enfermé dans des séminaires pendant quinze ans, vous en êtes sorti brusquement et vous êtes lié, d'abord avec des étudiants et des grisettes, puis avec des Républicains et des Communistes ?

Vous dites que j'ai *poussé* les autres à l'exagération des opinions démocratiques. Le procureur du roi ne m'en a RIEN DIT. Prétendez-vous m'intenter un nouveau procès.

Quoi ! votre Bible n'est pas remplie d'exagérations ! Quoi ! le Procureur du Roi ne vous en a rien dit, lui qui vous a poursuivi, accusé, fait condamner ! Quoi ! vous supposez que je prétends vous intenter un nouveau procès.... ! Ah, Monsieur.... !

Vous dites que j'ai *sollicité l'indulgence*. Je vous estime trop, monsieur, pour croire que cette lâche calomnie puisse venir de vous. Laissons-la tomber.

Quoi ! vous avez dit à vos juges : « Vous apprécierez le délit : mais « l'auteur est un homme consciencieux, ami de la paix et de l'humanité « qui ne doit pas être TOUT A FAIT BRISÉ... » et vous niez avoir sollicité leur indulgence.... !

Vous dites que je suis condamné à une *peine légère* (8 mois de prison et 300 fr. d'amende.) Je vous remercie de l'intérêt que vous me portez.

Oui, légère, comparée ainsi que vos écrits, à la peine et aux écrits de MM. Lamennais, Thoré, Noiret...! Quant à l'intérêt, nous devons, vous et nous, nous consacrer à des intérêts plus grands que nos personnes!

Vous dites que j'ai *changé de langage* et vous trouvez dans mes reproches aux démocrates une *odieuse palinodie*. Je n'ai *jamais varié* sur les principes, monsieur, mais j'ai *appris à connaître les hommes*. Et en disant à tous la vérité avec la même RUDESSE je me suis montré toujours le même.

Quoi! vous n'avez *pas varié*! — Mais, dans votre confession, vous avouez que vous avez changé trois ou quatre fois *d'opinions*! Mais vos deux derniers ouvrages sont la rétractation presque continuelle de votre premier! Mais, après avoir fait du Clergé le portrait le plus hideux, vous recommandez au Peuple le Catholicisme comme son unique moyen de salut! Mais vous attaquez comme des tyrans, des voleurs, des meurtriers, ces Républicains et ces Communistes que vous aviez longtemps fréquentés comme des amis! Et ce ne sont pas là d'odieuses palinodies! Allons donc...! Et quand vous vous déclarez constant à dire à tout le monde la vérité (ou des calomnies) avec RUDESSE, vous ne voulez pas qu'on puisse vous dire à vous la vérité!

Si d'ailleurs vous avez lu les *doctrines religieuses et sociales*, vous devez savoir que ce livre *répond à tous les reproches* qui m'ont été adressés.

Non, votre dernier ouvrage ne répond à rien! Ce sont des mots, des phrases, qui prouvent combien votre Bible est fausse et dangereuse, mais qui ne détruisent pas le mal qu'elle a fait et les prétextes qu'elle a fournis aux ennemis du Peuple.

Vous trouvez mon exaltation impardonnable à cause de mon *grand âge* et aussi parce que je suis *Prêtre*. Je ne suis que *Diacre* et j'ai *trente-et-un an*.

Quand nous avons dit que vous étiez *agé*, nous nous sommes trompé, nous l'avouons : mais l'erreur est ici bien indifférente ; car, *agé*, nous vous reprochions d'entraîner des jeunes gens, et *jeune*, sans expérience, nous vous aurions reproché cette témérité, cette présomption, qui sont peut-être la maladie la plus générale de notre époque, qui font au Peuple un mal affreux, et que nous attaquerons plus vivement dans des hommes d'étude et de méditation que dans de simples ouvriers, que nous attaquerons surtout dans les hommes qui se donnent pour des Directeurs du Genre humain et des Messies, sans que rien justifie leur prétention. — Quant au reproche que vous nous adressez pour avoir dit que vous êtes *Prêtre* lorsque vous n'êtes que *DIACRE* et *ABBÉ*, c'est une plaisanterie! Est-ce que nous aurions dû, par hasard, vous appeler *militaire*, *marin*...? Et c'est pour cela que vous nous écrivez! C'est ainsi que vous justifiez vos écrits et votre conduite...!

Vous dites que vous n'êtes *pas Communiste comme moi*. Je le crois aussi, monsieur, car, bien que je ne partage pas vos manières de voir, je ne vous affligerais pas de paroles *dures* ni de reproches *hasardés* si je vous savais en PRISON.

J'ai l'honneur de vous saluer,

L'abbé CONSTANT.

Ste-Pélagie, 25 août 1841.

Hé! Monsieur, laissez-là les paroles *dures* que vous ne nous adressez pas mais que vous prodiguez aux autres ; laissez-là les *afflictions* que vous nous épargneriez si nous étions en *prison* : nous ne nous occupons pas de nous, parce que notre sacrifice est fait depuis longtemps, parce que nous sommes résigné à tout, à la haine, à la calomnie, à la vengeance, à la persécution. Croyez-vous qu'il nous soit agréable et profitable d'attaquer vous et l'*Humanitaire*, comme les Bastilles et le *National*, et de nous faire ainsi une multitude d'ennemis? Quelque injuste que soit cette inimitié, croyez-vous qu'elle nous fasse plaisir, et que nous n'aimerions pas mieux la bienveillance que l'hostilité?

Mais, il s'agit bien de nos personnes? N'avons-nous pas d'autres soins, plus grands, plus dignes d'un cœur rempli de l'amour de l'Humanité! N'est-ce pas du Peuple de la Communauté qu'il s'agit?

Nous ne sommes pas Communistes de la même manière...! — Non, sans doute! Car vous n'accompagnez la Communauté que d'images sombres et terribles; et nous, nous voudrions la rendre aimable, désirable.... Vous vous contentez de prononcer son nom; et nous, nous l'organisons pour prouver qu'elle est possible, qu'elle résout tous les problèmes, qu'elle satisfait à tous les besoins, qu'elle est capable et seule capable de fonder le bonheur sur la pratique de toutes les vertus.

Dans vos doctrines, vous avez déjà dit :

« Etes-vous *Communiste*? me dira-t-on. — Je suis *Chrétien*, et je n'entends le Christianisme que dans la *Communauté*. Je veux la liberté, l'égalité et la fraternité, et je me range du côté des opprimés contre les oppresseurs.... »

Non Monsieur, vous n'êtes *pas Communiste*, ou du moins, vous n'êtes *pas un Ecrivain Communiste*. Non, pour s'ériger en *Réformateur*, en *Apôtre* de la Communauté, il ne suffit pas de prendre le nom de *Communiste* ou de *Chrétien*; il ne suffit pas de jeter çà et là quelques paroles dogmatiques, de pompeuses et fulminantes critiques et d'acribes déclamations; non, tout cela ne suffit pas : ce qui caractérise l'*Ecrivain Communiste*, c'est une étude consciencieuse et approfondie du désordre du *Présent* et du problème de l'*Avenir*; c'est une recherche laborieuse et constante des idées et des faits organiques. L'*Ecrivain Communiste* marche appuyé sur la Science, la Philosophie, l'Histoire, la Statistique surtout, etc.; il s'occupe sans cesse de vulgariser les questions primordiales de l'économie sociale et politique; plus que personne il peut invoquer l'éloquence des chiffres! L'*Ecrivain Communiste* ne s'efforce point de surprendre et d'enflammer l'imagination et les haines ardentes: il ne s'adresse qu'aux sympathies fraternelles et à la Raison saine et calme; et c'est parce qu'enfin il peut *montrer* à tous les yeux le *Prisme* sauveur qu'il s'écrie avec confiance et conviction: *Communauté! Communauté!!* — Pour les Communistes modernes, la première question à l'ordre du jour, c'est d'*arrêter* les souffrances du Peuple, c'est d'aviser à réaliser promptement le *bien-être physique, intellectuel et moral* de tout le monde, même de leurs détracteurs; car leur Fraternité, à eux, ne s'arrête point sur le *seuil du temple*. Ah! certes, ce n'est pas le système de la Communauté qui a rendu si terribles et si sanglantes tant de Révolutions politiques; ce n'est pas la *Communauté* qui a amoncelé sur l'ordre actuel tant de luttes et de douleurs, tant de périls et de tempêtes! Oui, si quelque chose au monde peut modérer ou prévenir le redoutable conflit qui nous menace, si la Fraternité sainte doit encore revenir consoler la Terre, ce sont, nous n'hésitons pas à l'affirmer, les doctrines et les principes de la Communauté qui l'y rappelleront; car la première loi de notre morale Communautaire, c'est d'éteindre, c'est d'expulser de tous

les cœurs toute idée de *vengeance*, et de nous empêcher d'oublier jamais que nos ennemis eux-mêmes sont des *frères égarés*.

Voilà nos doctrines, nos opinions, nos sentiments Communistes ; et c'est parce que nos deux premiers ouvrages , Abbé Constant, sont complètement en opposition avec la plupart de nos principes tandis que le troisième n'a qu'une faible utilité incapable de servir de *contre-poison* aux autres, c'est pour cela, disons-nous, que nous avons cru rendre un grand service au Peuple en les attaquant vivement pour l'empêcher d'être empoisonné.

Du reste, écoutez un dernier mot.... Nous venons d'apprendre que celui des Républicains et des Communistes avec qui vous et votre beau-frère vous étiez le plus intimement lié, c'est M. P..., jeune ouvrier bijoutier, d'abord élève au séminaire de St-Nicolas ou au collège de Juilly pendant que vous y étiez vous-même, l'unique *orateur de L'HUMANITAIRE*.... Nous savons les doctrines qu'il professe sur le mariage et la famille, sur la mère et le fils, sur le père et la fille.... Nous saurons quel est celui (ou ceux) des hommes que vous fréquentiez qui sème partout la division, qui provoque toujours aux mesures violentes, qui poussait à attaquer le corps-de-garde de la rue Monconseil et à se réunir sur la Place royale pour chanter la *Marseillaise* au risque de se faire sabrer et qui proposait d'arborer un drapeau rouge au convoi de Garnier-Pagès....

Dans un prochain écrit, *Notre ligne droite ou le vrai chemin du salut pour le Peuple*, nous ferons connaître toute notre pensée.

Quant à vous, qui avez dit si souvent que vous n'aviez pas de haine, que vous étiez dévoué et résigné, même à souffrir des injures personnelles, sachez entendre des vérités qui ne nous sont arrachées que par le plus sincère dévouement à la cause du Peuple et de l'Humanité !

CABET.

Le 9 septembre 1841.

SOMMAIRE DE LA PRÉSENTE BROCHURE.

Confession de l'Abbé Constant. — Bible de la Liberté. — Manœuvres du Clergé pour gagner l'Abbé. — L'Assomption de la Femme. — Doctrines religieuses et sociales. — Attaque du *Populaire* contre l'Abbé. — Défense l'Abbé par la Fraternité contre le *Populaire*. — Réponse à la Fraternité. — Lettre de l'Abbé à la Fraternité. — Réponse de l'Abbé à M. Cabet, et Réplique.

La 9^e Lettre, sur L'ÉDUCATION,

Ne paraîtra que vers le 24 courant.

OUVRAGES DE M. CABET; SUR LA COMMUNAUTE.

VOYAGE EN ICARIE, 2 vol. in-8°	6 f. 00 c.
Comment je suis communiste	1 feuille. 15
Crédo Communiste	1 — 15
Prospectus du <i>Populaire</i>	"
Le <i>POPULAIRE</i> (journal), chaque numéro.	25
(5 Numéros ont paru).	
12 lettres d'un Communiste à un Réformiste 7	
ont paru	1½ — 10

SOUS PRESSE :

NOTRE LIGNE DROITE,
OU LE VRAI CHEMIN DU SALUT POUR LE PEUPLE.

Prix : 15 c.

Nous publierons successivement les Réfutations
De l'ATELIER, du NATIONAL, du JOURNAL DU PEUPLE,
de l'HUMANITAIRE, de M. LAMENNAIS.



